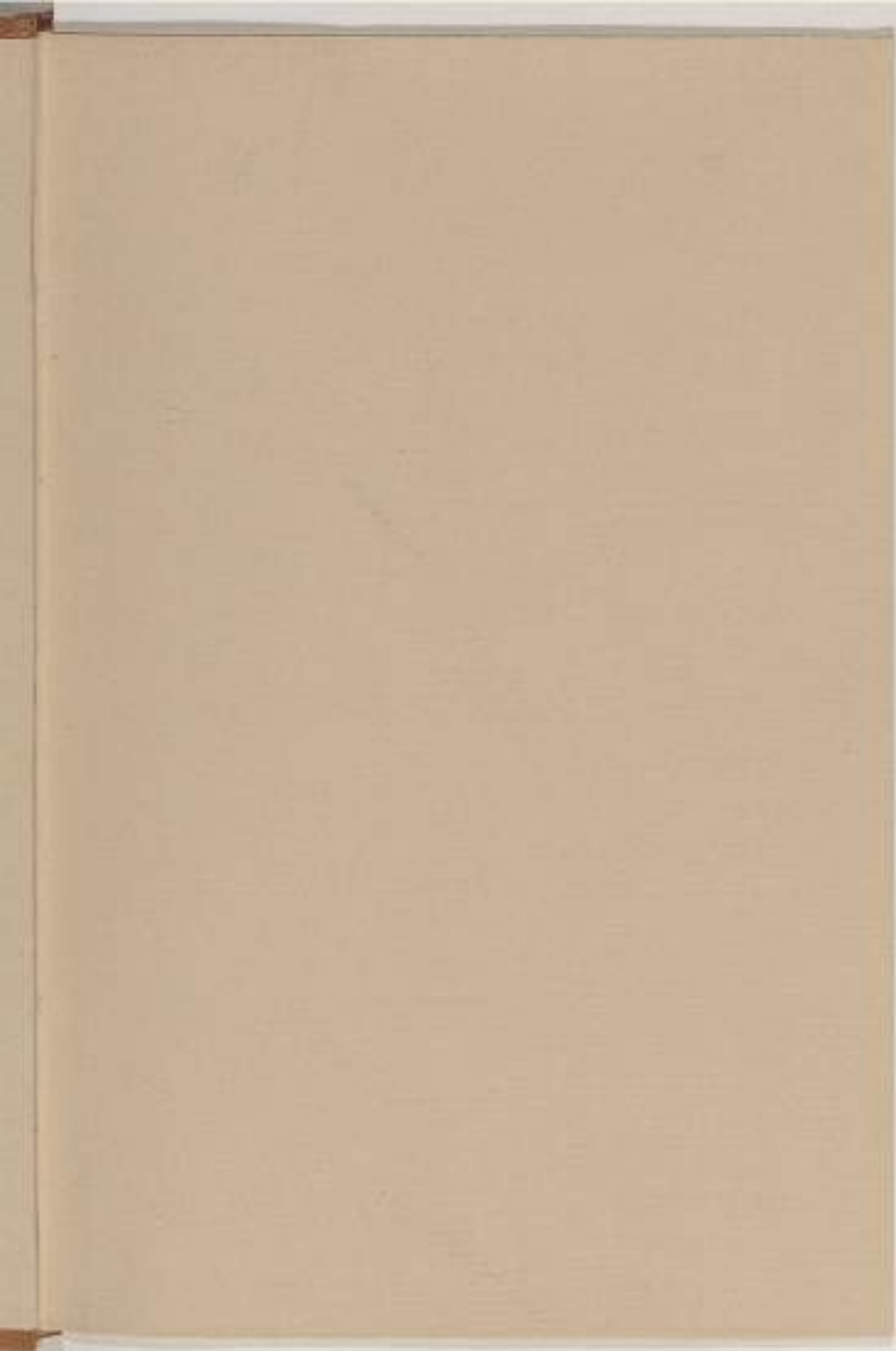
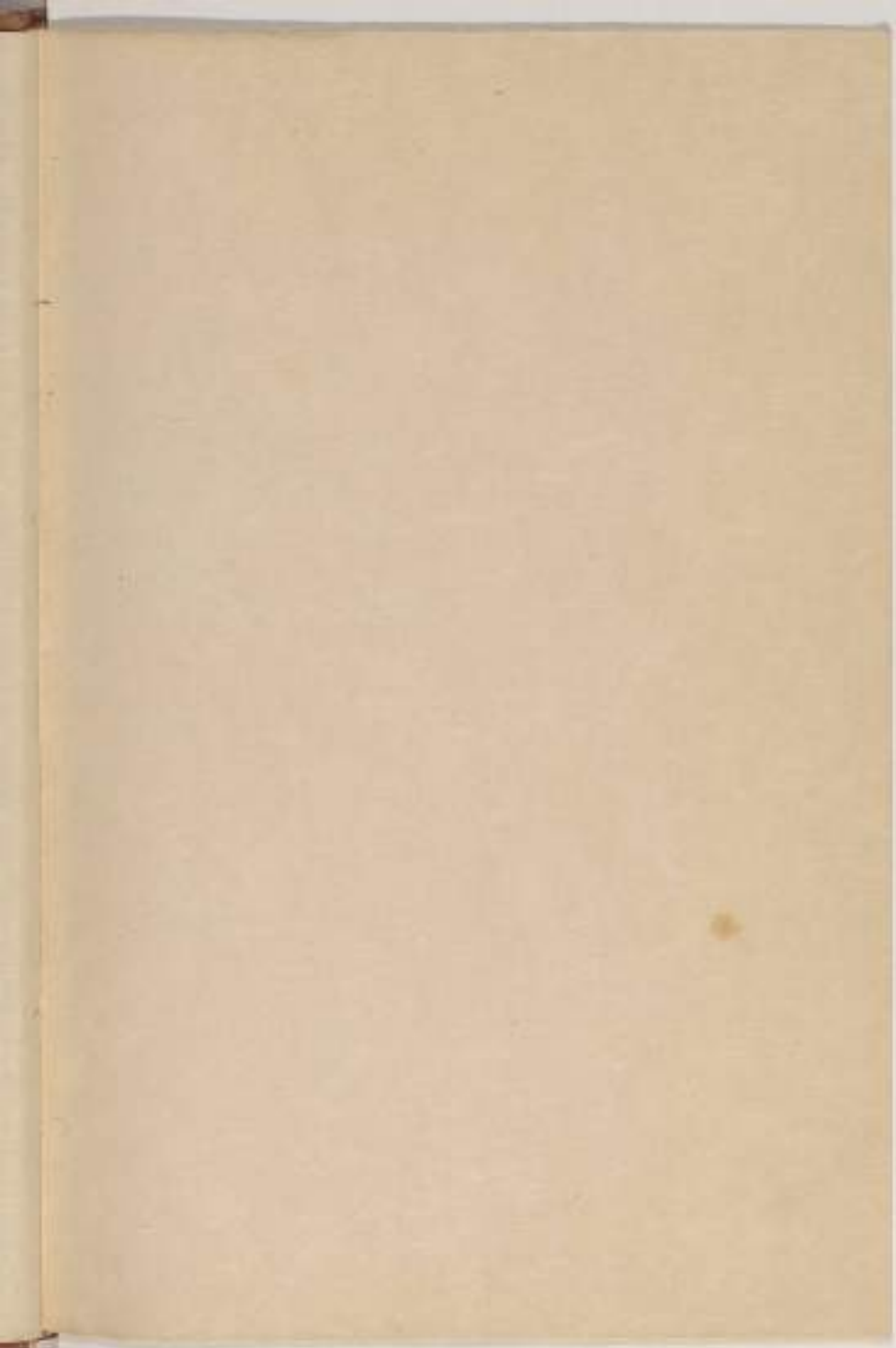


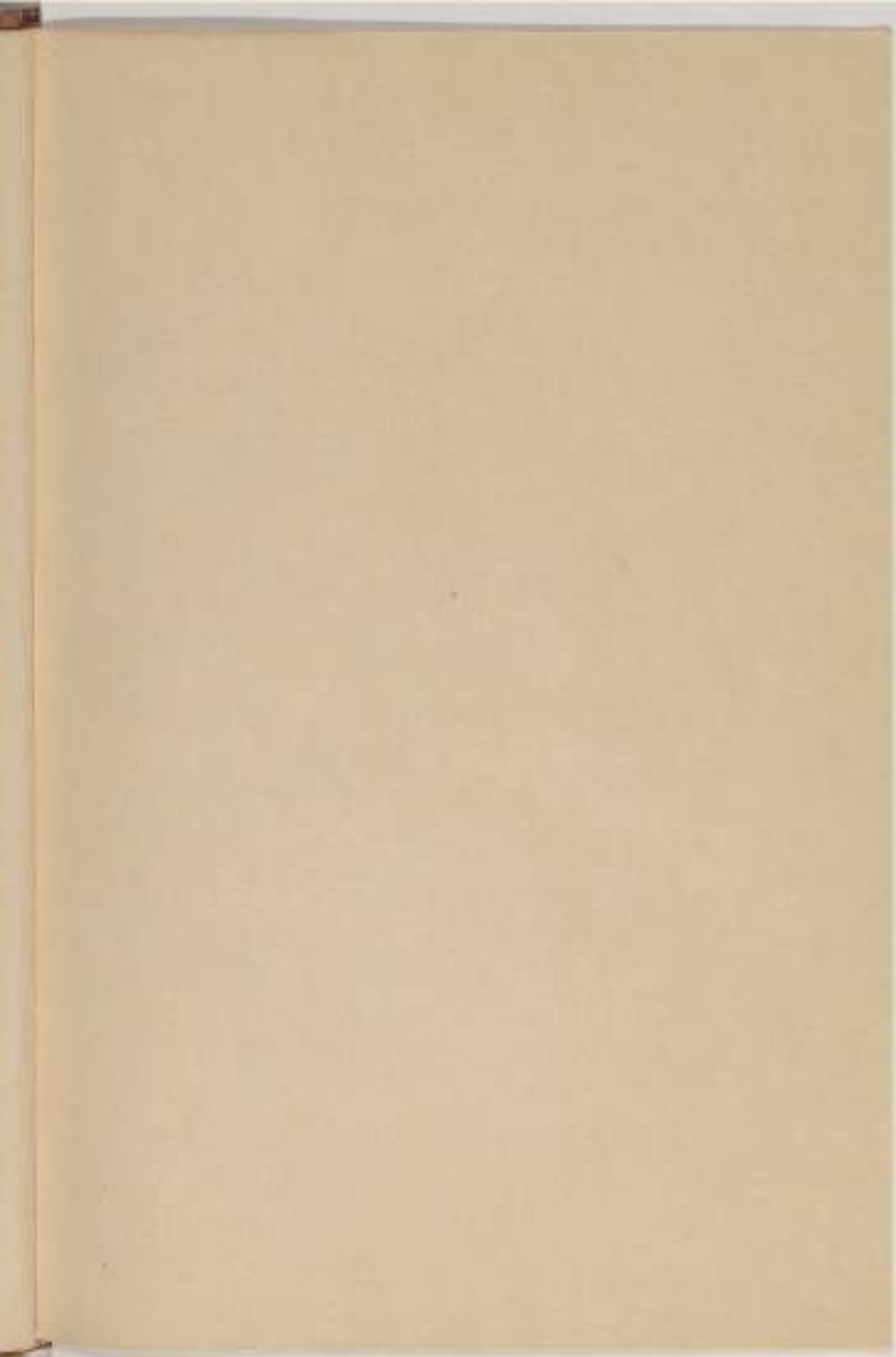
92
11
32

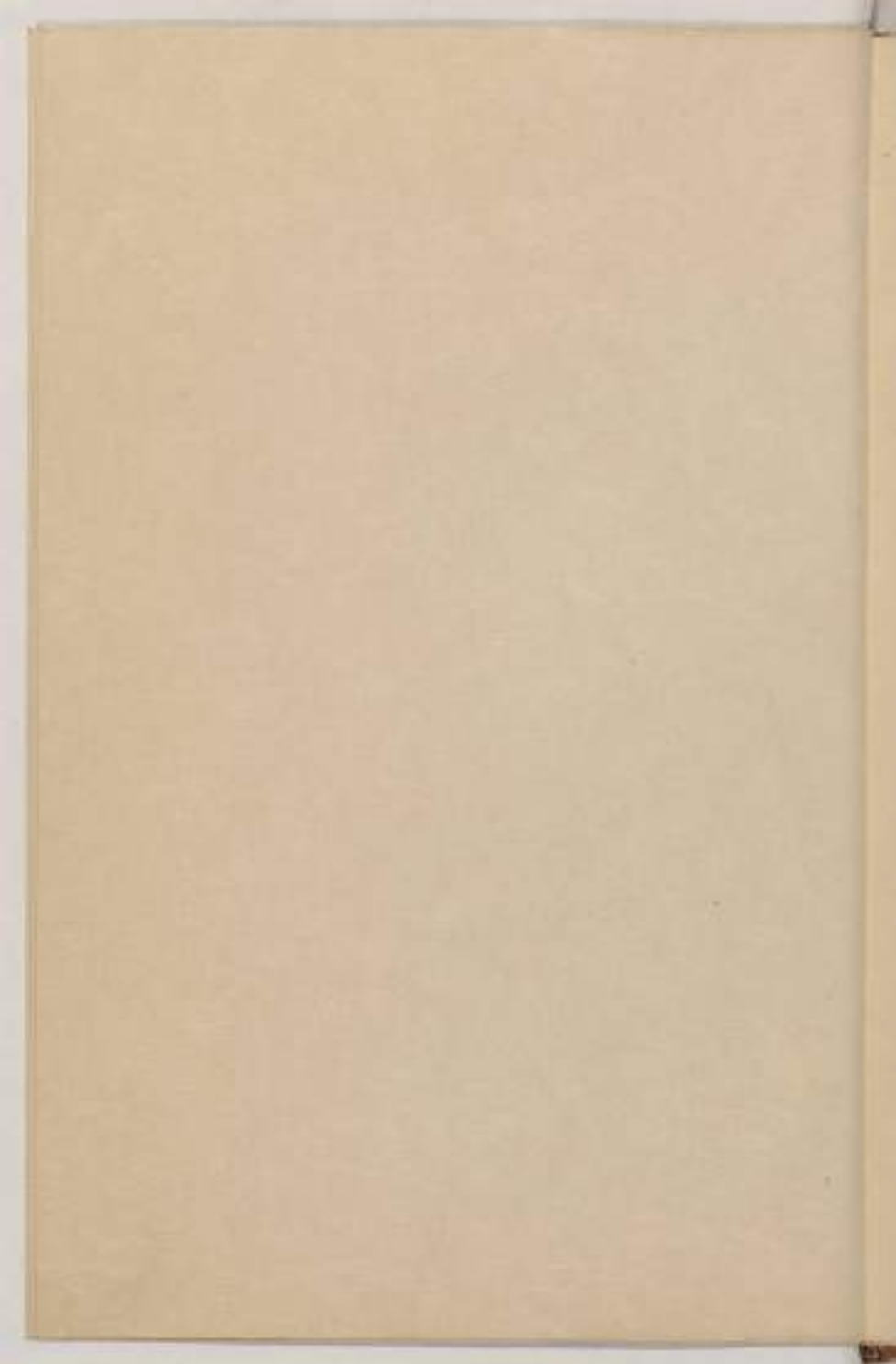


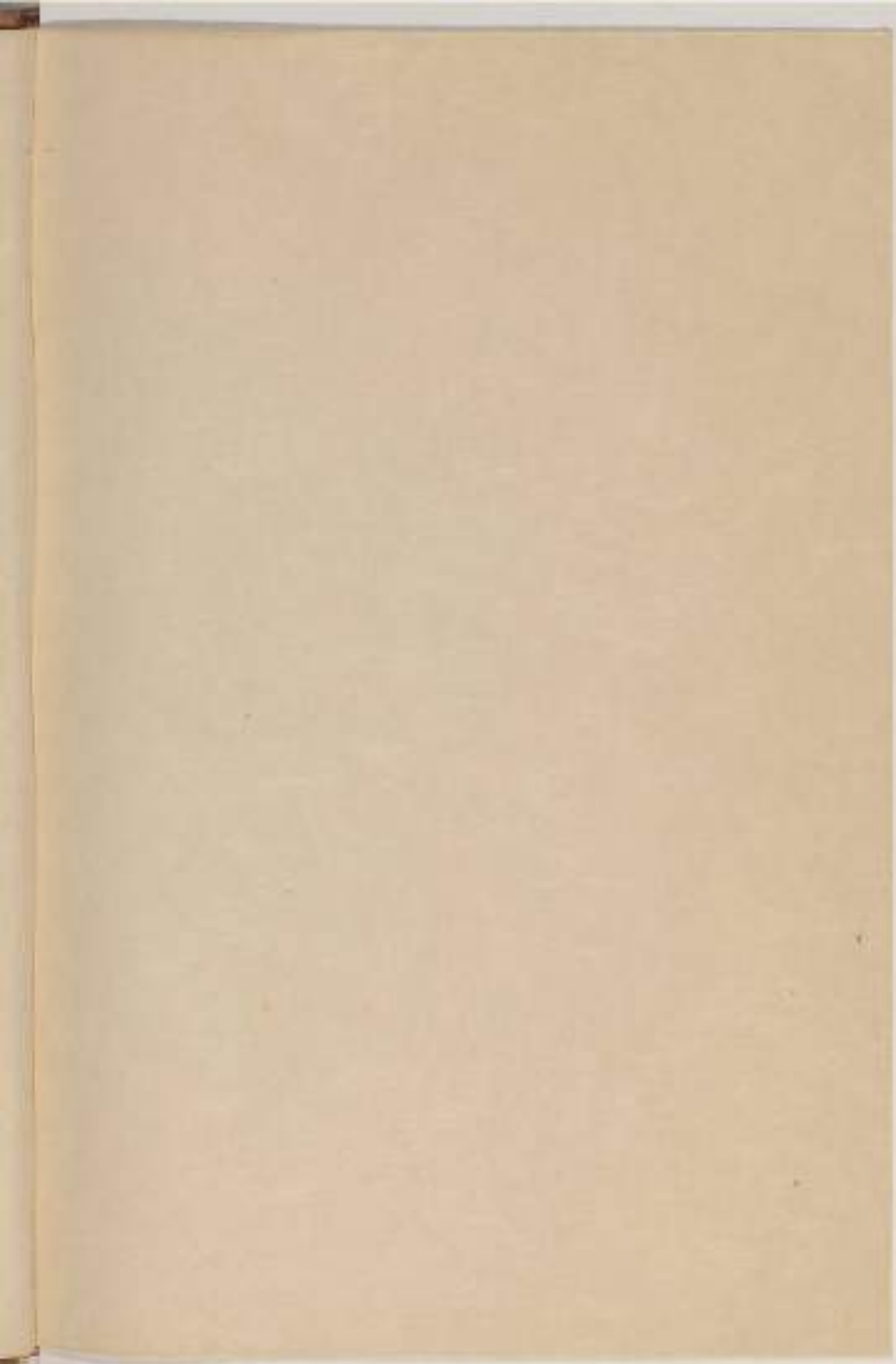








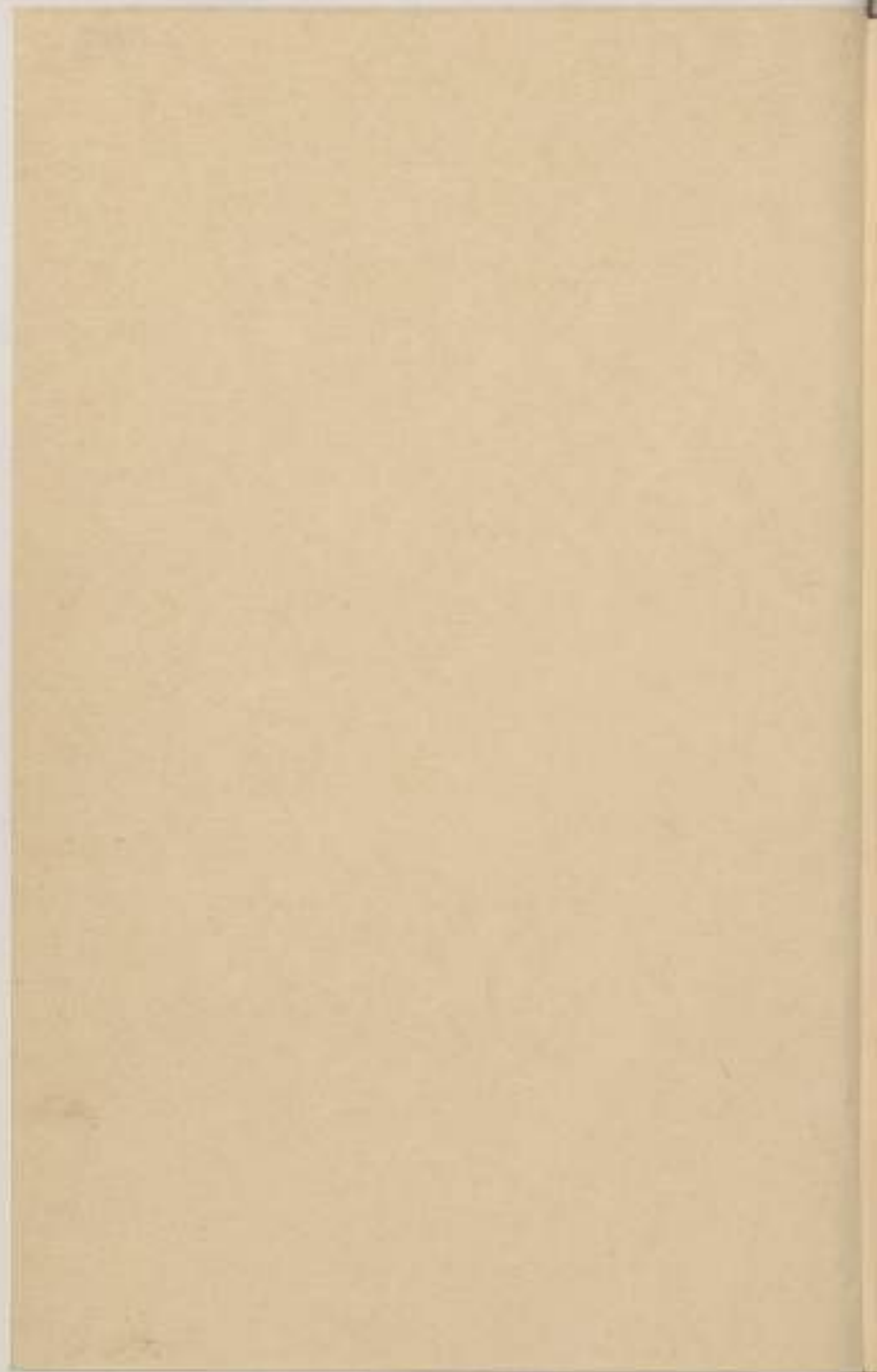






ÉGYPTE

1939



45112

Vegete 11-22 Jan 1952

N-202

11/22

130 F

20-3-61

R
A
E

ÉGYPTE

1939



Revue
16° Ln²⁷
88637



Tiré à 21 exemplaires numérotés
sur papier de Hollande Pannekoek

18

Les mots et les phrases entre crochets sont biffés dans le manuscrit.

Les fautes ont été respectées (ainsi l'erreur d'audition page 53).

ERRATA

- Page 5, ligne 13, après : *que je retrouverais au Caire*, ajouter une virgule.
- 8, ligne 10, après : *vis-à-vis du Caire*, ajouter une virgule.
- 10, ligne 14, après : *ses représentants très nombreux*, ajouter une virgule.
- 12, ligne 2, après : *moins « noire »*, ajouter une virgule.
- 17, ligne 10, après : *J'ai besoin de savoir que*, ajouter une virgule.
- 18, ligne 1, lire : *où les regards les plus chargés*, au lieu de : *le plus chargé*.
- 18, ligne 3, après : *du haut en bas de la Russie*, ajouter une virgule.
- 20, ligne 13, après : *A ce moment*, ajouter une virgule.
- 23, ligne 18, après : *verte*, ajouter une virgule.
- 30, ligne 3, lire : *Aujourd'hui très médiocre travail*, au lieu de : *très médiocre au travail*.
- 49, ligne 1, lire : *vendrait sensiblement plus cher* au lieu de : *sensiblement plus chère*.
- 49, ligne 9, après : *en sacs, etc.* — remplacer les points par un tiret.
- 64, ligne 6, lire : *je retravaille L'INTÉRÊT GÉNÉRAL*, au lieu de : *je retravaille à L'INTÉRÊT GÉNÉRAL*.
- 66, ligne 9, après : *escarpé* supprimer la virgule.
- 67, ligne 6, après : *muselé* supprimer la virgule.
- 70, ligne 7, après : *les Anglais* mettre un point, et après la parenthèse, mettre un J majuscule.
- 77, ligne 14, lire : *approché des dieux* au lieu de : *approché des Dieux*.

Faint, illegible text at the top of the page, possibly a header or title.

Main body of faint, illegible text, appearing to be several paragraphs of a document or letter.

Le Caire-31 janvier.

Le problème c'est de savoir si j'ai volé le pharmacien d'Alexandrie, en lui demandant 100 piastres pour 180 francs. C'est ce que m'avait fait payer l'aimable commandant du bateau pour mon premier billet égyptien. On devrait toujours se prémunir dès Paris, à la Barnabooth. Je me le dis à chaque voyage, car je reste particulièrement ébouriffé de vertige après chaque saut périlleux dans une monnaie étrangère. Débarqué à Alexandrie un jour de fête, toutes les banques restaient fermées jusqu'à quatre heures. Pour enregistrer mes bagages, que je retrouverais au Caire j'ai dû emprunter 37 piastres à un guide ignoble dont je pouvais me débarrasser d'autant plus difficilement qu'il

me rendait plus de services. Le pharmacien, à qui j'eus la bonne idée de m'adresser, s'est montré on ne peut plus obligeant et je ne me pardonnerais pas de l'avoir estampé. Heureusement j'ai conservé son nom et son adresse ; je reviendrai là-dessus. A l'hôtel on ne consent qu'à 107 piastres pour 200 francs. Ai-je volé le pharmacien ? Je m'embrouille dans des calculs infinis ; fais appel à mes souvenirs de la « règle de trois ». Ça devrait être bien simple : si 107 piastres pour 200 francs, combien aurais-je dû donner au pharmacien pour 100 piastres ? Je n'en sors pas.

En pratique, il faut à peu près doubler, en francs, chaque dépense. Ajoutons que, sur dix pièces en circulation [que l'on vous rend] deux sont fausses, que l'on accepte de confiance, mais que l'on se voit refuser avec sourire.

Les résultats sont ruineux. On m'avait bien dit que la vie, ici, était chère ; mais cela dépasse toute attente. Pour une modeste chambre au Shepherd, on me prend 80 piastres ; soit à peu près 150 francs. 150 piastres avec pension ; j'ai accepté, considérant que le dîner à lui seul est complé 45 piastres ; il est : près de

80 francs! Et, pour bénéficier du prix de pension, me suis engagé à m'attarder ici trois jours au moins. Il faut reconnaître que ce célèbre hôtel est assez extraordinaire. Immense et surpeuplé. Au dîner d'hier soir, très peu de gens en smoking. Repas excellent; j'ai pris des cailles en souvenir de l'Ancien Testament. Le service est fait par des noirs, laids comme des éfrits, vêtus de longs fourreaux blancs. Public cosmopolite, riche et indifférent.

J'avais accepté l'aimable proposition du directeur des fouilles de Louxor, Varille, de m'emmener au Caire dans son auto. Mais il a fallu plus d'une heure, pour décharger celle-ci du Mariette-Pacha et nous ne sommes arrivés devant les pyramides qu'à la nuit. Les 220 kilomètres de route sont d'une affreuse monotonie; n'étaient deux accidents rencontrés, l'un ayant causé quatre morts, l'avant-veille; l'autre, venant de se produire: simple capotage; nous assistons à l'extraction de deux dames, pas trop endommagées, mais pantelantes, de dessous l'auto retournée.

Ce directeur des fouilles avec qui j'avais fait la traversée, tout jeune encore, a une tête si

extraordinaire, qu'on n'ose le regarder en face. Son front fêche le camp en arrière, immédiatement au-dessus des sourcils, à la manière des chimpanzés ; malgré quoi il trouve le moyen de paraître fort intelligent. La conversation, durant le long trajet, n'a pourtant pas donné grand'chose.

J'écris tout ceci pour débrouiller ma plume et m'entraîner ; et aussi parce que je me sens, vis-à-vis du Caire dans un état d'incuosité totale. N'ai pas encore rencontré, dans ma très courte vadrouille d'hier soir après dîner, pas un seul visage sur qui mes yeux aient pris plaisir à se poser.

13 heures.

Le soleil est chaud ; l'air est frais ; cela fait une « ambiance » délicieuse. Parti ce matin à la recherche de lacets de chaussures ; rien de plus difficile à trouver. Au Crédit Lyonnais, le change est à 54,5. Un long calcul me persuade que j'ai refait de 2 fr. 80 le phar-

micien. Je tâcherai de le revoir en repassant à Alexandrie. Le mieux sera de lui offrir un livre.

Au Crédit Lyonnais je suis repéré. Deux jeunes commis me tendent une carte où poser ma signature. On me présente au très aimable directeur qui m'offre une tasse de café.

Echange de propos vagues.

18 heures.

Pour rompre cet ennui, il suffirait d'un beau visage. Je rentre avec tous mes bacchiques en poche, et des sourires non distribués plein le cœur.

Sur les conseils autorisés du représentant des Messageries Maritimes, je me suis décidé à prendre une voiture à deux chevaux qui, deux heures durant ou presque, m'a promené dans la ville arabe. C'est fête et chacun s'est endimanché (si j'ose dire). Les boutiques sont fermées pour la plupart. Des carrousels sont installés dans des cours. On voit circuler de

grands chars encombrés de fillettes et de femmes. Je n'ai pas eu désir de descendre de voiture un seul instant. Nous avons passé devant un grand nombre de mosquées, dont certaines m'ont paru très belles. Ce grouillement de population avec qui je ne me sentais rien de commun m'a plongé dans un marasme sans nom. Je n'avais rien de commun non plus avec certaines peuplades nègres, mais dont chaque individu se rapprochait plus ou moins d'un type humain accompli dans son genre, beau et même souvent convoitable. L'absence de séduction d'une race, lorsque je circule parmi ses représentants très nombreux me fêche le cafard.

Rentré peu avant le dîner je reçois la visite d'un jeune Simon, qui était venu me voir à Paris ; de Wolfgang Schneditz, très sympathique ; de Massignon, que j'aurai grand plaisir à revoir demain, et enfin de l'étonnant Baldasar auteur d'un scandaleux et impubliable roman. Il doit venir me prendre demain pour me montrer son « intérieur ».

Sir Edward Cook, le directeur de la National Bank, à qui Ruyters m'avait adressé, m'envoie

deux livres anglais, l'un d'Agatha Christie, l'autre de Ronald A. Knox (*The body in the Silo*). C'est peut-être l'homme le plus courtois et de la distinction la plus parfaite I ever met. De distinction si exquise que, en lui parlant, je crois devoir prendre un ton de voix suave et flûté. L'âge ne me guérit pas d'une tendance à l'obséquiosité ; rien à faire. Chacun a sa façon de se protéger ; c'est la mienne ; mais n'allez pas croire que je l'approuve.

1^{er} février.

Il n'est pas jusqu'aux cigarettes qui ne soient sensiblement plus chères qu'en France. C'est, jusqu'à présent, ma plus grande surprise. Je pensais trouver, ici, toutes les marques égyptiennes à vil prix ; mais on m'explique que l'on ne fait ici que les fabriquer avec des tabacs de Grèce ou de Turquie qui paient, à l'entrée en Egypte, des droits énormes. Les seules cigarettes bon marché sont, me dit-on, des japonaises infumables.

Le billet pour Louxor va me coûter 400 piastres. Moins « nolote » je pourrais m'offrir des secondes ; mais cela serait trop mal vu. La pension à Louxor sera de 150 piastres. J'en suis à me féliciter de n'avoir pas emmené de compagnon. Tout, ici, sert l'insolente richesse des uns, l'excessive pauvreté des autres. La journée de travail du fellah, dans toute la vallée du Nil, est payée, me dit-on, deux piastres et demie. Rien d'étonnant si la recherche d'une bonne situation reste la préoccupation dominante de la jeunesse. Je comprends aussi que Mr. Nahmann, qui s'engageait à me défrayer en échange de conférences, accepte que je me récuse, sans beaucoup insister.

2 février.

Louis Massignon est venu me prendre en auto et m'a emmené au monastère qui domine la ville ; nous nous sommes attardés dans les jardins de ce monastère, pris à même le roc blanchâtre qui surplombe et rappelle les falaises

des latamies de Syracuse. Au loin, dans un poudroisement lumineux, on distinguait les pyramides.

Les confuses rumeurs de la ville montaient jusqu'à nous. L'immensité du Caire s'étalait à nos pieds en une sorte de chaos harmonieux que me détaillait Maassignon, désignant de-ci, de-là, tel minaret de mosquée qu'il me fit visiter ensuite. Certaines de ces mosquées sont admirables. Puis nous avons erré dans les rues de la vieille ville, parmi le grouillement indistinct d'une population qui me reste assez péniblement étrangère. De retour à l'hôtel, nous avons conversé près d'une heure, beaucoup plus intimement que je n'aurais cru possible. Mais, à Paris déjà, et dès la première rencontre, nous avons abordé les sujets les plus graves... [et les problèmes vitaux].

Entre ce peuple et moi, pas de relation possible, de lien, de trait d'union. Est-ce seulement une question d'âge ? J'en viens à me poser les questions que je reprochais tant à Barrès : quel rapport entre vous et moi ? Mais il se les posait en face du Parthénon, et la culture grecque est entrée comme composante de ma

nature. Même parmi les noirs du Congo, une sorte de contact animal et charnel, chaleureux, était possible. Ici, rien. De là sans doute mon ennui...

13 heures.

Est-ce à travers un art insondablement lointain que le lien pourra s'établir ? Une visite au Musée, ce matin, m'a beaucoup plus intéressé que je n'aurais pu croire ; et même ému ; avouons-le : bouleversé. J'ai senti soudain l'art de l'ancienne Egypte se rattacher à ma culture ; devant lui, je ne me sentais plus étranger. Par cet immémorial passé, j'ai pu reprendre contact avec le présent, retrouvant partout cette même effroyable distance entre les puissants et les pauvres, mais, au sortir de ces salles où je suis resté plus de deux heures (en compagnie du très aimable Guiraud, l'un

des directeurs du musée), je me suis retrouvé de plain-pied dans la rue ; et, maintenant, dans la salle de restaurant du Shepherd où j'écris ceci, je reconnais tous les servants basanés de l'hôtel, pareils à ceux du temps des pharaons, beaucoup moins laids qu'ils ne me paraissent d'abord, ayant gardé, le long des siècles, une interchangeable physionomie.

Louxor-3 février.

Bien décidé à simplement me laisser vivre, tout aujourd'hui, comme un palmier. Je veux ignorer qu'il y a « des choses à voir », à Louxor et aux environs. La petite terrasse de ma chambre donne sur le jardin de l'hôtel, suffisamment ombreux pour que les regards s'y reposent ; arbres touffus, que je ne reconnais pas bien, dominés par de hautes palmes. Malgré la fatigue de la nuit de voyage, je goûte un parfait bien-être. Sans doute pourrai-je retrouver ici, loin de tout, un état propice au travail, toutes attaches rompues avec les soucis

torturants. Se persuader que les événements actuels peuvent se passer de moi pour être horribles. Je n'y peux rien, et ce n'est que sur un autre plan que je reprends quelque valeur.

Parti du Caire à 19 h. 1/2. La nuit en wagon-lit a été fraîche ; pas plus de 8° en arrivant à Louxor. Je m'étais levé dès 4 h. 1/2 c'est-à-dire plus d'une heure trop tôt ; et, de plus, le train a eu une demi-heure de retard. Cherché vainement quelque émotion en contemplant le lever de soleil ; j'en ai vu d'autres !...

L'hôtel Louxor semble des plus agréables ; genre grande pension suisse. Heureusement surpris par le prix (de faveur) que le patron me demande (on m'avait fait prévoir plus du double). Avant de reprendre un breakfast (car j'ai déjà pris un café au lait « complet » dans le train) je gagne le bord du Nil. Le paysage s'éveille à peine. Trois vaisseaux de tourisme amarrés dorment encore ; plus loin quelques felouques à quai ; sur la berge, des fellahs autour d'un feu. Le long de la route un enfant ramasse à pleines mains du crottin de cheval. J'aime les hauteurs rocheuses qui, par delà le Nil, ferment l'horizon. Les temples sont

encerclés de murs, isolés comme des bêtes en cage ; cela gêne considérablement mon admiration.

Je rentre vider malle et valise, je m'installe et me persuade que je vais pouvoir travailler.

16 heures.

« Non me dit-il je n'ai plus grand désir de forniquer ; du moins ce n'est plus un besoin comme au beau temps de ma jeunesse. Mais j'ai besoin de savoir que si je voulais, je pourrais ; comprenez-vous cela ? Je veux dire qu'un pays ne me plaît que si de multiples occasions de fornication se présentent. Les plus beaux monuments du monde ne peuvent remplacer cela ; pourquoi ne pas l'avouer franchement ? Ce matin, enfin, traversant le Louxor indigène, j'étais servi. J'ai caressé du regard, dix, douze, vingt visages charmants. Il m'a paru que mon regard était tout aussitôt compris ; un sourire y répondait, auquel je ne pouvais me méprendre. Il est des patelins, des



pays entiers, où les regards le plus chargés de convoitise ne remportent aucun écho ; d'autres... tenez : du haut en bas de la Russie par exemple — où le moindre clin d'œil vous revient, comme la colombe, chargé de son rameau d'olivier. Les lois du pays n'ont rien à voir ici, simples obstacles matériels ; l'assentiment est là et cette sorte de connivence amusée qui n'a que faire de paroles pour s'exprimer... Ce qui me gênait, dans le village indigène de Louxor, c'est que le moindre barchiche, le moindre signe, eût mis une séquelle à mes trousses. Crainte de quoi, il fallait passer outre, indifférent en apparence et ne point risquer de compromettre mon séjour. Mais quand j'étais déjà presque hors de la ville, infiniment plus étendue que je n'avais pu croire d'abord, la foule devenant moins dense, j'osai répondre à la salutation enjouée d'un fort beau garçon qui passait. Peut-être pas plus beau que nombre d'autres, mais robuste, mais rayonnant de santé, de joie ; son sourire découvrait des dents parfaites. Pas plus de quatorze ans ; quinze à peine. Il marchait en sens inverse, mais tout aussitôt rebroussa chemin pour me suivre.

Il portait dans ses bras des salades que sans doute il venait d'acheter au marché et rapportait à sa famille, en détacha pour moi quelques feuilles soigneusement choisies près du cœur, que je croquai. Un camarade un peu plus jeune l'accompagnait, qui emboîta le pas également ; affreux, celui-là, mais qu'importe !

Nous allions du côté de Karnak, mais la matinée était déjà trop avancée et bientôt, par un chemin de traverse je fis mine de vouloir regagner l'hôtel. Tout en marchant à mes côtés, Ali ne cessait pas de me parler ; je comprenais, à son rire, à sa mimique, qu'il disait des obscénités et souriais de confiance, sans même parvenir à distinguer s'il cherchait à parler arabe ou anglais. Ali semblait vouloir m'entraîner quelque part ; mais il se faisait tard ; aucun jardin ouvert, aucun lieu d'ombre où s'asseoir, ne se présentait. Nous avons repris, nous dirigeant de nouveau vers Louxor, une grande route où passaient des diligences pour Karnak. Le soleil tapait ferme. J'avisai, le long de la route, un terrain en contre-bas où des palmiers abattus formaient bancs ; nous nous assimes quelques instants, et, à ma sur-

prise, le compagnon nous quitta sans avoir réclamé de pourboire. Quand nous repartîmes Ali et moi, ce fut pour bientôt quitter la grand' route. Le sentier que nous prîmes traversait un village sordide, assez peu peuplé. Et soudain, avisant une porte basse dans un mur de terre, Ali sortit de la poche de son affreuse veste de roumi une énorme clef, ouvrit la porte et me fit entrer dans une très misérable petite cour. Il referma la porte derrière nous, me prit par la main pour m'engager dans une seconde cour encore plus petite, puis dans une pièce en retrait très obscure. A ce moment de grands coups de poings ébranlèrent la porte où Ali se précipita ; il y eut, à travers la porte mal jointe, une discussion violente, mais qui ne dura que quelques instants ; Ali revint à moi, rentra dans le taudis où je ne le suivis que d'assez mauvaise grâce, mais curieux du genre de propositions qu'il allait faire, encore que résolu quelles qu'elles fussent à ne les point accepter. Ces propositions étaient simples, sommaires et il n'y avait pas à s'y tromper ; tout à l'inverse de celles des Arabes de Tunisie. Ali, dans la pénombre du taudis, releva sa tunique

longue, laissa tomber sa culotte qui découvrit le bus d'un corps charmant et, sans plus de façons, s'offrit de dos — Cela me suffisait et je n'étais nullement désireux de mener plus loin l'aventure ; d'autant plus que je portais sur moi tout mon avoir et risquais gros, si le compagnon, qui sans doute nous avait suivis de loin, s'avisait de revenir avec renfort comme ils étaient peut-être convenus. Ali mit d'abord quelque résistance à me laisser sortir du laudis ; je dus me débattre, mais en riant, et avec quelques caresses ; ce qui put, pour une autre fois, lui laisser de l'espoir. Je savais ce que je voulais savoir.

Ali recommença de m'accompagner vers l'hôtel ; je lui donnai deux piastres, et une au camarade qui nous avait rejoints. Je ne puis douter que les Als ne soient très nombreux à Louxor, quoique sans doute pas tous aussi beaux. J'en eus la preuve [palpable], le soir même.

4 février.

A la suite de quoi, bonne longue nuit bien reposante. Essai de travail, ce matin ; c'est-à-dire

que, pour m'entraîner, je mets au net et copie les pages déjà écrites du cahier gris. — Achevé
The body in the Silo, prêté par Sir Edw. Cook.

Sur la route que je suis vers le Sud, jusqu'au premier village sur le Nil rencontré quantité de charmants visages de fillettes et de jeunes femmes ; et même, parfois, de très beaux ; mais, au moindre regard qu'on leur adresse, c'est une pluie de demandes de bacchiques. Durant toute cette course assez longue, pas pu trouver un endroit où m'asseoir ; les bords de la route sont affreusement poussiéreux et souillés, et les champs partout sont gardés, fermés, inaccessibles.

Poussée de fièvre encore chaque soir.

6 février.

Rien noté hier. Ce carnet ne m'intéresse pas du tout. N'ai quitté la chambre que pour me rendre aux repas ; puis, vers 16 heures, à cette inauguration d'une exposition de produits locaux, à laquelle j'étais convoié. Grande

affluence de toutes les notabilités du pays. Discours en arabe. Musique arabe interprétée par des instruments de cuivre occidentaux. Tables de plus de trois cents couverts, où l'on offre du thé et des gâteaux. Je m'assieds à côté de René Berthelot et de sa femme, que j'ai eu grand plaisir à retrouver. Le soir, après souper, nous causons assez longuement de la situation européenne.

Travaillé toute la matinée.

Après la sieste, gagné Kartoum à pied. Admiration très vive ; on perd pied. Mais cette énormité m'accable. La joie parfaite, je ne la goûte que devant le petit temple que vient de réédifier Chevrier ; de proportions non surhumaines, harmonieuses comme celles du petit « trésor » de Delphes, ou de la Mosquée verte ou d'une symphonie de Mozart.

Longue conversation avec M. et Mme Chevrier, devant une tasse de thé — en attendant la voiture qui me ramène.

J'aurais juré qu'il avait plu, cette nuit. Mais non ; ce n'était que le bruit que fait un vent un peu violent dans les palmes, assez semblable à celui du clapotement de l'averse. Le ciel, à l'aube était parfaitement pur, d'une pâleur citrine, d'une acidité attendrie, on eût dit sacrée. L'air était tiède et léger. Si ma promenade à Karnak, hier n'avait broché sur le temps du travail, je serais parti pour visiter Thèbes aussitôt ; je me sentais reposé, sans plus de fièvre, rajeuni et de plus d'accueil que ces jours derniers. Jusqu'à 11 h., je me suis consciencieusement appliqué au travail, achevant de recopier et de mettre au net ce que j'avais écrit à Amsterdam. Tout cela dans l'espoir de me donner de l'élan pour passer outre.

J'ai repris la route du Marché, avec le vague espoir de retrouver Ali. J'ai circulé, plus d'une heure durant, à travers une foule épaisse, sans rencontrer un seul touriste, ni même un seul Egyptien de classe bourgeoise. Je ne pouvais imaginer cette foule très différente

de ce qu'elle avait dû être au temps des Pharaons et je n'étais pas plus dépaysé, hier, parmi les ruines de Karnak. En plus de la place du marché, des vendeurs accroupis devant l'étal de leurs marchandises encombraient le devant des maisons ; ils apportaient là tous les produits de leurs jardins, cannes à sucre et légumes, mais aussi des poulets, des pigeons, grande quantité de dindons, des lapins, et, plus loin des chevreaux ; puis des objets fabriqués par eux, des couffins, des paniers et des nattes. L'animation était prodigieuse. Était-ce un jour particulier ? J'y retournerai demain pour le savoir. Ma présence très insolite semblait passer inaperçue de sorte que j'avancais dans cette étrangeté comme en rêve. Sur le point de quitter la ville, j'ai obliqué pour rejoindre la grande route de Karnak, puis pris à gauche pour rentrer. Mais d'abord j'ai cherché à retrouver, dans une ruelle que je crus reconnaître, la porte de la petite cour où m'avait fait entrer Ali. Toutes ces ruelles et toutes ces portes se ressemblent... Mais, un peu plus loin, c'est Ali lui-même que j'ai retrouvé. Il m'a tout aussitôt entraîné du côté du Nil, que

nous avons rejoint, après avoir traversé des cours et des bâtiments en ruines. Ali voulait me persuader que ces ruines offraient des retraites propices ; mais ce n'est que sur la berge du fleuve que je me suis assis près de lui. Son hideux accoutrement de loques ne parvient pas à l'enlaidir. Il est certainement très pauvre, mais je doute qu'il soit très malheureux. J'aime qu'il ne soit pas quémandeur. Suis rentré, en suivant la berge, juste à temps pour le déjeuner.

Après le repas, longue et très intéressante conversation avec René Berthelot. Il me raconte comment son frère André a conseillé Barrès, après son Jardin de Bérénice, le persuadant de se quitter un peu, l'amenant à lire de Michelet, d'abord la Géographie de la France (où Barrès aurait compris le parti qu'il pourrait tirer de la Lorraine) puis certaines pages relatives à Robespierre, qui lui auraient donné le « la » pour Leurs Figures.

Vers la tombée du jour, je gagne les jardins du Winter Palace, qui communiquent avec ceux de l'Hôtel Louzor, et où je n'étais pas encore entré. Ils s'achèvent en orangerie, où travaillent indolemment quantité de jeunes

jardiniers qui, lorsque je passe, quittent leur travail et cherchent à m'attirer sous les ombrages par des mimiques et des exhibitions. C'est à croire qu'on les a choisis. Depuis l'hôtel dei Belli-Arti d'Orvieto, dans le temps, je n'avais rien vu de pareil.

8 février.

Travail tout le long du jour, tantôt dans ma chambre, tantôt dans les jardins des deux hôtels, où les invites des aides-jardiniers se succèdent et se ressemblent. Écrit une suite de pages très indiscretes — qui n'en sont peut-être pas meilleures pour cela.

Fort intéressante conversation avec René Berthelot.

9 février.

Je rentre à demi fourbu d'une course à Thèbes. Mauvais conseil qu'on m'avait donné,

de prendre un âne, une fois passé le fleuve. L'âne était charmant, mais l'ânier vieux, laid et stupide ; insupportable avec sa manie de faire prendre le trot à mon âne à chaque passage difficile, ou lorsque quelque beau visage m'eût invité à ralentir. Pour gagner ses 20 piastres, il a jugé bon de me faire gravir à pied la falaise, par un sentier de chèvres qui ne menait à rien que de beaucoup trop distant, du côté de la Vallée des Rois. Le paysage désertique était constamment admirable, mais, somme toute, d'aucun intérêt particulier. Ces courses ne sont plus de mon âge ; par deux fois j'ai cru tourner de l'œil avant d'arriver au sommet. Et comme il n'y avait rien à voir, je me demandais pour quelle raison il m'avait entraîné jusque-là ? Pas d'autre que celle de me voler, peut-être ; puis de me précipiter du haut de ces rochers abrupts. Personne, à des lieues à la ronde... Qui l'eût su ?... J'aurais voulu savoir s'il y pensait.

Au retour, par la même route, vu de très beaux oiseaux, un peu plus gros que les guépiers, m'a-t-il paru, mais du même [admirable] vert métallique.

10 février.

Travail à peu près tout le jour. Pour mieux dormir cette nuit, je me refuse à la sieste, et vais digérer dans le jardin du Winter Palace. Admirable jardin, ruisselant de fleurs, luxuriant, luxurieux, invitant plus à la volupté qu'au travail ; mais j'y travaille assez bien tout de même, et mieux que je n'ai fait depuis longtemps.

11 février.

Passé toute la journée d'hier dans les jardins de l'hôtel, sans aucun désir de rien que de me défrayer l'esprit, de me détendre. Si, pour marcher un peu, je quillais quelques instants mon fauteuil et la table où j'écrivais, aussitôt s'embusquaient derrière les buissons des aides-jardiniers, pour s'exhiber à mon passage. Ils sont probablement moins de trente ; mais assurément plus de vingt. Certains d'eux sont charmants, il est vrai ; mais le seul qui m'a-

lire est justement le plus réservé. (Disons mieux : le seul réservé).

Aujourd'hui très médiocre au travail ; toujours dans les jardins de l'hôtel. Assez forte poussée de fièvre le soir.

12 février.

Les Charly Clerc me proposent aimablement de les accompagner dans la Vallée des Rois, qu'un archéologue de leurs amis doit éclairer de ses compétences. Il s'agit de quitter Louxor d'assez bonne heure ; pour être plus sûr de me sentir dispos, je recours à cette nouvelle drogue (Sedormid Roche) que préconise René Berthelot et dont il avait eu la gentillesse de me laisser une boîte encore à demi pleine. J'en avais usé déjà avec le résultat le meilleur. Cette fois j'eus le grand tort de chercher à travailler encore après avoir pris la drogue, me disant qu'elle n'opérerait pas avant une demi-heure. Je n'ai pu dormir un seul instant.

Parti quand même, et ne me ressentant pas trop de ma détestable nuit. Traversée du Nil, peu après 8 heures. L'air est encore très frais ; du reste, pas un instant, même au milieu du jour, nous n'avons souffert de la chaleur. Au débarqué sur l'autre rive, nous avons pris des ânes, ou, plus exactement : des âniers se sont emparés de nous. Mais cette fois, je ne me suis pas laissé faire et mon guide stupide d'avant-hier s'est rabattu sur Mme Clerc. Nous avons retrouvé, au pied de la montagne un très agréable et érudit compatriote des Charly Clerc, E. Nagel, professeur d'hébreu à l'Université de Genève, et sa femme, qui nous ont accompagné de tombe en tombe, nous fournissant toutes les explications désirables. Déjeuné au Rest House américain avec les provisions emportées de l'hôtel ; puis, sans les Nagel et à ânes de nouveau, visité l'immense et admirable temple de Medinet Habou. Les Charly Clerc sont des compagnons charmants avec qui la conversation n'est jamais ni banale ni lan-

guissante. Ils ont beaucoup contribué au plaisir de cette journée.

Charmant petit ânier, qui trotline à côté de mon âne, tout près, afin que je puisse, en me penchant du haut de ma selle, le caresser. Il a nom Jouseph.

Retour vers 4 heures. Les Charly Clerc partent ce même soir.

De qui sont ces vers :

Le rameur qui m'a pris l'obole du passage
Et qui jamais ne parle aux ombres qu'il
[conduit,

Marie de Régnier ? [Mme de Noailles ?]

Une lettre d'une cliente de l'hôtel Miss Beryl de Zoëbe (pour autant que je puisse lire sa signature) se recommande de mes amis Bussy pour s'introduire et me dit souhaiter me demander conseil. Je la retrouve après dîner, dans le hall et elle me raconte des choses stupéfiantes : la grande campagne d'épuration de l'île de Bali (dont elle vient après un long séjour, et sur laquelle elle vient de publier un livre) ; les rafles n'ont du reste commencé

qu'après son départ ; elle en est avisée par un ami, médecin hollandais, vivant à Java depuis nombre d'années et qui a dû brusquement quitter l'île ainsi que nombre d'étrangers dont le gouverneur général des Indes Néerlandaises a refusé de tolérer plus longtemps la présence. Cent vingt-cinq nationaux hollandais sont arrêtés, emprisonnés préventivement sous l'inculpation de pratiques homosexuelles avec les indigènes, en dépit de la haute situation de certains d'entre eux. Les lois hollandaises ont sans doute raison de chercher à protéger l'enfance ; mais comme la majorité n'est atteinte, d'après la loi, qu'à 21 ans, et que, au surplus, les habitants de Bali ne savent jamais exactement leur âge on a, pour plus de simplicité, arrêté tout un peuple d'adolescents balinaïes, auxquels on fait subir d'interminables interrogatoires ; les malheureux, brutalisés, terrorisés, comprennent à peine ce que l'on veut obtenir d'eux et répondent au petit bonheur, cherchant surtout à dire ce qu'ils croient comprendre que l'on souhaite qu'ils disent. Les journaux de Hollande se taisent à peu près complètement sur cette scandaleuse affaire.

dont les journaux de Java sont pleins ; chaque jour apporte des révélations nouvelles ; et cela dure depuis Noël dernier. Walter Spies, illustrateur du livre de Miss Beryl, fort connu là-bas, fort aimé de tous, est un des plus compromis dans cette affaire. Bien que sujet allemand lui-même, il est maintenu en prison depuis Noël, et le gouvernement refuse tout cautionnement. Le médecin hollandais, à qui Miss Beryl me présente (arrivé de la veille à Louxor) a conservé la collection complète des articles se rapportant à ce scandale sans précédent dans une Ile où, jusqu'à ce jour, on laissait chacun vivre comme il lui plaisait. Mais la grande liberté des mœurs avait amené, depuis quelque temps, des abus déplorables... Les policiers s'en sont jetés là-dessus comme des faucons sur un vol de colombes ; la terreur et la consternation ont chassé de Bali l'insouciance et le plaisir.

Miss Beryl me consulte pour savoir ce que l'on peut faire ? Je réponds que, d'abord, il faudrait obtenir une traduction complète, anglaise ou française, des journaux de Java.

...C'est de treize à quinze ans, seize au plus, lorsque l'adolescent commence à découvrir son exigente nouveauté avec une surprise exquise. Passé quoi, je le cède aux femmes.

14 février.

Pas pris ma température, hier soir, ce qui m'a permis de me sentir beaucoup mieux. Bonne nuit, assurée par 5 pastilles de gardénal (0,05).

Gagné Karnak à âne. Ne suis pas entré dans l'enclos des ruines ; promenade, assez décevante, le long du Nil, puis dans les villages arabes ; enfants aussi importuns que les mouches. Au retour, très aimable accueil de Chevrier que l'on m'avait d'abord dit sorti, selon la consigne de chaque Mardi. Il m'emmena voir un charmeur de serpents. Simagrées fort intéressantes ; mais, malgré ce que me dit Chevrier, tout cela me paraît truqué.

J'admire l'ingéniosité des écrivains d'aujourd'hui pour monnayer leur littérature ;

conférences, voyages offerts, et jusqu'à la vente des signatures. Oh ! ma foi je ne prétends pas qu'ils aient tort (encore qu'il ne me plaise pas beaucoup de voir le talent prendre une valeur commerciale) mais je me sens d'une autre école. Au surplus j'ai eu trop à me repentir de m'être laissé « missionner » pour mon dernier voyage au Niger ; me suis promis qu'on ne m'y reprendrait plus ; préfère ma liberté ; mais il faut reconnaître qu'en Egypte celle-ci coûte bigrement cher !

J'ai accepté d'autant plus volontiers la très aimable proposition qui m'était faite par un lecteur — ami inconnu (M. Girardot) d'aller passer quelques jours à la sucrerie de Nag-Hamadi, — d'où l'on peut commodément visiter Abydos et Denderah. Je pensais m'étendre là-dessus longuement ; mais, retiré dans ma chambre, je ne songe plus qu'à me coucher et, s'il se peut, à dormir.

15 février.

Je travaille très peu ; mais ai pourtant achevé, il y a deux jours, la rédaction que je

m'étais proposé de faire ; très indiscrette, mais il le fallait ainsi — quitte à ne la publier point, ou à ne la laisser publier qu'après ma mort. Encore quelques retouches à y apporter ; et j'ai besoin de relire ces 43 pages, à distance. C'est beaucoup plus court que je ne pensais ; mais je crois pourtant y avoir dit à peu près tout ce qui me tenait à cœur.

Depuis hier, le petit jardinier qui me paraît le plus charmant s'est enfin départi de sa réserve, sans pour cela devenir moins désirable à mes yeux. Mais il est très surveillé par les autres, depuis que ceux-ci ont compris que celui-là seul me plaisait. Il s'est découvert à moi tout entier, gracile et doré, plus exquis que ne le laissait supposer son visage. Quelle félicité ce serait de tenir entre ses bras, de presser contre soi, de caresser longuement ce corps grêle ! Mais il n'est pas question de cela. Eux semblent ne connaître ici, ou ne me proposer du moins, cet enfant tout comme les autres, que des gestes quasi rituels, qu'une volupté soumise et bâclée, à laquelle je préfère mon désir, et ce simple plaisir des yeux qui, comme

*l'éventail de Cléopâtre, en soufflant sur la
convoitise à la fois l'apaise et l'avive.*

16 février.

*Le bosquet d'orangers, qui fait suite au
jardin, n'est pas si large, si touffu, que le
regard, de part en part ne le traverse. Le peuple
des aides-jardiniers me surveille et je ne par-
viens pas à m'isoler. Sans cesse l'un ou l'autre
vient me rejoindre, rejoint lui-même par
d'autres, qui rivalisent en obscènes proposi-
tions. Aucun d'eux ne doit avoir plus de vingt
ans; certains sont admirables, beaucoup plus
beaux que les adolescents que l'on rencontre
en ville, et je puis difficilement croire que l'on ne
les ait pas choisis. Parfois les propositions
de l'un d'entre eux (et je crois que c'est lorsqu'il
échappe à la surveillance des camarades)
changent de nature et rejoignent celles de l'Ali
du premier jour — au contraire des Arabes de
Tunisie (et, je crois, de toute l'Afrique du*

Nord) qui se croiraient déshonorés s'ils acceptaient un rôle passif.

Je me suis attardé dans les jardins jusqu'à l'heure du repas et de la sieste, qui retenait le plus grand nombre d'entre eux. Le petit m'a rejoint dans l'orangerie, mais n'a pu faire que trois autres nous y retrouvassent aussi, dont un presque aussi jeune et très beau, que je voyais pour la première fois. Du reste, aucune intention hostile de leur part. Le cynisme de tous aidant, je ne doutai pas qu'ils vinssent, non pour me gêner, mais m'aider et me protéger, dans l'espoir évident d'un bacchiche. Le petit se montrait si peu gêné par leur présence que bientôt je perdais moi-même toute gêne et répondis aux riantes avances de l'enfant — tout en me disant que ces trois complices pourraient aussi bien devenir trois témoins. Je m'en suis du reste tenu aux caresses, y trouvant mon suffisant de joie ; et le petit s'en montrait encore plus ravi que moi-même. Est-il un peu moins beau qu'il ne m'avait paru d'abord ? Peut-être. Je ne sais. Je ne crois pas.

Je me demande parfois ce que je penserais aujourd'hui de ceux qui me paraissaient autrefois si charmants, les revoyant tels qu'ils étaient jadis ? Les reconnaltrai-je ? Certains sans doute. Ce que j'aimais surtout en eux, c'était assurément leur jeunesse. Et c'est elle que je retrouve en d'autres aujourd'hui ; ce qui me permet de n'être pas trop mélancolique ; juste un peu, car la seule jeunesse qu'aucun printemps ne ramènera, c'est la mienne. Puisé-je avoir laissé d'elle quelque sève en mes écrits ! A présent c'est le tour à d'autres. Mais la dépouille que bientôt je vais devoir au tombeau, je voudrais qu'elle ne fût pas trop tôt refroidie. Je ne puis tenir pour sagesse l'effort d'éteindre les derniers tisons du désir ; mais de les raviver au contraire. Laissons affaire à la mort ; à quoi bon aider à son jeu ?

17 février.

Les pages que j'écrivais hier indigneront certains (s'ils viennent à les lire). Ils taxeront

de forfanterie ma franchise ; mettons : mon cynisme, pour leur accorder quelques points. Mais je suis bien résolu à ne me laisser imposer par eux non plus hypocrisie que silence. Je ne veux ni m'abaisser, ni me surfaire et ne prétends qu'au naturel.

Départ pour Nag Hamadi.

19 février.

Répondant à la très aimable invitation du Dr. Girardot, je vais passer quelques jours à la sucrerie de Nag Hamadi. Le train quitte Louxor à 7 heures ; l'air est encore glacé. Le train arrive à Nag Hamadi à 9 h. 45, immédiatement après avoir franchi le Nil sur un grand pont de fer. Un peu auparavant la voie passe devant des parois de roches ardentes, fissurées de gorges étroites où Sindbad voudrait s'aventurer, et moi. Peut-être l'érosion de ces falaises calcaires, hautes de 3 à

400 mètres, je suppose (plutôt moins) n'est-elle pas dûe plus à l'action des eaux qu'à celle du soleil, du vent peut-être. On sent derrière ces assises pierreuses s'étendre une région d'aridité.

Pourquoi diable me suis-je mis à parler de cela ? Ma description n'est en rien évocatrice ; j'ai plus intéressant à raconter.

Sur le quai de la gare m'attendaient M. et Mme Girardot ; accueil des plus empressés. Je retrouve chez eux M. Bouchon, grand sucrier de Normandie, fort aimable homme, avec qui je finis par me découvrir quelques relations communes. On nous présente au directeur de l'usine, M. Roche qui nous entretient assez longuement et que j'écoute avec l'intérêt le plus vif. Il y a trois jours, pour la première fois, les ouvriers de l'usine se sont mis en grève ; l'interruption du travail n'a duré que quelques heures, mais pourrait bien reprendre avant longtemps.

Ces deux dernières journées ont été si remplies que je n'ai trouvé le temps de rien noter. Le premier jour, après un excellent déjeuner suivi de courte sieste, course en auto jusqu'au

barrage, à travers une contrée très cultivée ; villages charmants, plus pittoresques me semble-t-il, que ceux du Sud Algérien, auxquels pourtant ils ressemblent. Les gens, bien que très pauvres, ont l'air heureux ; la race est belle.

Le lendemain, hier samedi, visite à l'admirable temple d'Abydos, le matin. Visite de l'usine de cinq à 7 h. 1/2 ; accompagné par M. Roche. Ses explications sont d'une clarté merveilleuse. Le fonctionnement de certaines machines me plonge dans une sorte de stupeur admirative qui participe à la fois de celle où peut nous plonger l'œuvre d'art et du ravissement que nous cause l'élégance de certains animaux dont la beauté résulte d'une appropriation parfaite à certaine exigence].

Lundi.

Hier visite à Dendera. Pas le temps de noter. Mieux vaut une simple table plutôt que ces phrases absurdes que je m'efforçais d'écrire hier.

Retour à Louxor. Plus aucun désir de tenir à jour ce carnet : le charme est rompu.

L'Égypte... engainée dans ses bandelettes... Je copie dans le livre de Moret, page 548, son excellente conclusion.

« ...l'émancipation qui oppose aux exigences de la société les droits de l'individu, qui délire l'homme du « sacré », l'artiste des « canons », le croyant des « rituels », le penseur de la « tradition », ne s'est jamais réalisée en Égypte. De ces chaînes, législateurs et philosophes de la Grèce libéreront l'individu ».

(Le Nil et la Civilisation Égyptienne) et un peu plus loin :

« Toutefois, prospérité matérielle, travail discipliné, excellente administration, ne suffisent pas pour faire durer une nation. Il faut à un peuple une doctrine, une foi. Pendant des millénaires, les Pharaons avaient créé, les prêtres avaient alimenté la théorie divine d'autorité royale et de coopération sociale, qui soutenait la force et le moral du peuple. Mercenaires et Étrangers enlevèrent successive-

ment à l'Égyptien son idéal social, sa foi en l'autorité, ses coutumes, son écriture, sa religion. D'ailleurs, la conception pharaonique de la société était maintenant chose périmée, condamnée à s'éteindre. »

Louxor 26 février.

J'ai pu écrire, sans trop grand effort, cette préface pour le livre de Pierre, que je ne pouvais décemment refuser. Sitôt ensuite, les épreuves de mon Journal, retour du Caire (où elles restaient en souffrance depuis le commencement du mois) m'ont occupé ces trois derniers jours ; j'y ai bien encore trouvé une douzaine de menues incorrections ; je renvoie aussitôt à Mme Théo, par poste aérienne, tout en lui demandant de n'en rien dire à Schiffritin avant de s'être bien assurée qu'il n'est pas irrémédiablement trop tard pour corriger.

Est-il possible que ce mince travail m'ait si extraordinairement fatigué ? ou comment expliquer le malaise que je ressens aujourd'hui ?

Ma nuit a été des plus mauvaises, et hier soir j'avais 38° de fièvre. Quand Varille est venu couper le profond sommeil de ma tieste et que, me levant brusquement, j'ai dû descendre le rejoindre, je chavirais.

Hier soir nous ont quitté René Berthelot et sa femme, après un assez long séjour à cet hôtel. J'avais eu grand plaisir à retrouver cet ancien camarade de lycée, que du reste je n'avais jamais perdu de vue complètement et qui m'envoyait les « tirés à part » de ses articles parus dans la « Revue de Métaphysique et de Morale ». Sa femme est revenue assez souffrante d'une expédition à Ouadi-Halja et garde la chambre depuis leur retour à Louxor ; comme son état ne paraissait pas s'améliorer, ils ont jugé prudent de regagner le Caire, où elle va trouver, à l'hôpital, tous les soins nécessaires.

René Berthelot a cette forme de politesse charmante, très rare sans doute, (car je ne me souviens pas de l'avoir vu pratiquer également que par Groethuyzen) d'adopter aussitôt, au cours d'un dialogue, les termes proposés par l'autre interlocuteur, tout comme s'il les pré-

férait aux siens propres et n'en pouvait souhaiter de meilleurs — ce qui est on ne peut plus flatteur pour l'autre. Mais, en écrivant ceci, je m'aperçois qu'il faut, pour que le truc réussisse, que cet autre (qui, en l'espèce est moi) fasse de son côté des avances — de sorte que, peut-être, René Berthelot a-t-il été réciproquement sensible à mon constant effort de rejoindre la pensée d'autrui.

Nuit exécrable, malgré le soporifique nouveau que j'avais pris (recommandé par Berthelot). J'y ai même ajouté du gardénal, voyant que le « Sedormid » n'obtenait rien. Gênes et angoisses respiratoires. Me suis relevé peut-être douze fois, ivre, chancelant, excédé... Et ce matin doit venir me prendre en auto Alexandre Varille, pour me mener à leur campement de fouilles. Il s'était annoncé pour 10 heures ; il en est onze... j'écris ceci pour occuper l'attente. Il aura eu un accident de route... ah ! le voilà !

Excellente journée, malgré cette mauvaise nuit. Varille m'a donc emmené en auto au lieu de fouilles (du diable si je me souviens du nom) où retrouver son camarade Robichon,

architecte. Tous deux sont charmants, naturels, très simples et j'ai pris grand plaisir à causer avec eux. Le site où ils ont dressé leur campement de tentes est très beau, sans être à l'excès pittoresque. A l'ombre des grands palmiers-dattiers ; non loin, un beau groupe de palmiers-doums, ramifiés comme des dracénas. Ils me parlent d'une extraordinaire araignée, dévoreuse de scorpions, que j'aurais bien voulu voir — assez fréquente en ce lieu, disent-ils. Vivement intéressé par l'exposé de la méthode de Robichon. Ces deux jeunes hommes font certainement là un travail excellent.

Retour à la tombée du jour.

Sur les bords de la route qui longe le Nil, où, encore en auto, nous allons tous trois admirer le coucher de soleil, culture d'une plante à feuilles molles, à fleurs de même couleur qu'elles, très petites, sans aspect ; la tige rompue laisse suinter un latex. Une euphorbe ?

D'après les renseignements des indigènes, très difficilement obtenus, il semble que, de cette plante, broyée, les indigènes extraient une sorte d'huile, qu'ils disent préférer de beaucoup à celle d'olive, et qui, du reste, se

rendrait sensiblement plus chère. De plus, ils mangent les feuilles tendres — ainsi qu'ils l'ont fait aussitôt sous nos yeux.

1^{er} mars.

Repos, lecture et correspondance. La nuit avait été bien meilleure ; écourtant ma sieste, je vais assister à d'assez piteuses courses humoristiques indigènes, sur dos de buffle, à dos de mulet face à la queue, en sacs, etc... Public peu nombreux, laid et inintéressant.

Tasse de thé sur la très agréable terrasse du Savoy — que sans doute je préférerais, si je devais faire un nouveau séjour. Par la berge du fleuve, on y peut entrer en contact plus immédiat avec les fellahs.

Coucher de soleil admirable.

Conversation, avec le jeune Wild archéologue suisse, à qui m'avait présenté Charly Clerc ; traducteur des livres d'Erman — que j'avais été relancer à l'Hôtel des Familles, en

face du Savoy — et qui me raccompagne ensuite jusqu'à mon hôtel.

[Assez bonne nuit].

J'ai tout mon temps à moi. Je m'en veux de savoir si mal l'employer.

2 mars.

Invité Henri Wild à dîner au Louzor. De dix à minuit, cinq hémorragies intestinales, assez abondantes pour m'inquiéter un peu.

Je traîne un peu dolétement tout le long du jour et décommande la course à âne dans la Vallée des Singes, avec Wild, projetée pour demain.

Continué la lecture du Joseph en Egypte de Thomas Mann, avec un ennui grandissant.

3 mars.

[La nuit a été bonne]. L'air est si léger, ce matin, je me sens de si joyeuse humeur que,

revenant sur ma décision d'hier, je téléphone à Wild que je me tiens à sa disposition pour faire avec lui l'expédition dont nous parlions avant-hier. La Vallée des Singes m'a été vivement recommandée par Robichon et Varille ; presque jamais les étrangers ne la visitent, car elle est d'intérêt à peu près nul, au point de vue archéologique ; mais elle est d'aspect beaucoup plus extraordinaire que les deux autres vallées, des Reines et des Rois. Nous quittons nos dînes où le sentier se rétrécit pour s'élever sinuusement à travers l'effondrement des roches. Nous poursuivons jusqu'au cirque de très hautes falaises abruptes où le ravin vient s'achever. Tandis que Wild s'attarde à prendre des photos, Zadig, mon ânier m'entraîne et s'offre, comme ils font tous. [Fort beau du reste, du type des Soudanais ; dit n'avoir que quinze ans mais en parait]

Lunch au rest-house américain, avec les provisions emportées de l'hôtel. Après le repas, Gilt-Gilt, vient faire des tours. Il se souvient de Paris et de Fargue.

Au retour, nous nous attardons Wild et moi, sur la terrasse du Savoy ; le vigoureux bâte-

lier soudanais, qui nous a ramenés, reste assis, non loin, sur les marches de l'escalier qui mène au débarcadère et, tandis que nous prenons le thé, m'adresse à la dérobée d'équivoques sourires. Il paraît avoir dix-huit ans, mais n'en a que quinze et doit attendre encore quatre ans avant de pouvoir s'engager — racontait-il à Wild.

Un peu en aval du fleuve, des fellahs se baignent, devant le vaste espace planté de palmiers que devait occuper le jardin du « Grand Hôtel » abandonné qui fait suite à la terrasse du Savoy.

Wild converse assez longuement avec les baigneurs après qu'ils ont achevé leurs ablutions, puis me quitte. Peu avant le coucher de soleil, je reprends la barque qui me mène d'abord au milieu du fleuve, puis, près de la rive orientale, dans un repli de la berge, à l'abri des regards, où, l'obscurité déjà s'y prêtant, tous les forfaits seraient possibles et toutes les fornications si seulement s'en gardait le désir ; mais la surabondance des offres m'enlève l'appétit, et, le peu de curiosité, qui me restait encore, satisfaite, je demande au batelier de me ramener au débarcadère.

Dispendieuse journée :

<i>voiture qu'avait prise Wild, par</i>	
<i>excès de zèle.....</i>	6 piastres
<i>ânes.....</i>	35 —
<i>rest-house américain.....</i>	20
<i>matabiches divers.....</i>	14
<i>achat de colliers.....</i>	15
<i>barque le soir.....</i>	12
	<hr/>
	106
<i>thé au Savoy.....</i>	12
	<hr/>
	118

Eh, de retour à l'hôtel, l'égoûble (mais, malgré tout, assez sympathique) fellah, valet de chambre, lubrique, aux dents d'or, me montre une pièce de dix piastres que j'avais, par mégarde, laissée dans le costume que je lui donnai à brosser — pièce que, fort honnêtement, il me rend, mais tout en me faisant entendre qu'il est de mon devoir de lui laisser.

— Nuit excellente, assurée par cette journée de fatigue. Je ressors L'Intérêt général et tâche de me remettre en humeur d'y travailler.

Samedi 4 mars.

Me suis rendu à Karnak à pied, vers la tombée du jour. Très réconfortante visite aux Chevier, charmants l'un et l'autre. Ils me ramènent à Louxor en voiture.

Le soir, adieux aux Golenischef — que je vais saluer encore, le 5 au matin, dans le train qui les emmène au Caire et qui quitte Louxor dès 7 heures. Le vieux Golenischef paraît très authentiquement touché par cette attention. Un des Russes de l'ancienne Russie, des plus intelligents, des plus courtois, des plus affables que j'aie jamais rencontrés.

Enfin achevé le fastidieux roman de Thomas Mann. Fort remarquable, assurément, mais ressortissant à une esthétique wagnérienne qui me paraît aux antipodes de l'art. Je n'ai rien lu, dans aucun livre sur l'Égypte, dont il n'ait cru devoir tirer parti. Son orchestration est savante ; il fait appel à tous les instruments et développe patiemment, infatigablement, chaque thème. Tout lui sert ; et, même les suppositions les plus hasardées, il trouve le moyen de les glisser dans des dialogues, tout à la fois, ainsi,

les utilisant et maintenant leur caractère hypothétique. Le résultat est d'une pesanteur que l'on est en droit de trouver admirable ; mais combien me paraît belle, en regard de cette indigestion germanique, tout le latent des vers de Racine :

« Se serait, avec vous, retrouvée ou perdue » qui s'étale en un développement de douze pages, dans la bouche de Madame Putiphar. Singulières analogies des deux sujets ; ou mieux : la situation de Phèdre vis-à-vis d'Hippolyte est exactement la même que celle de Mout vis-à-vis de Joseph. Le chaste refus de Joseph fait pendant à celui d'Hippolyte. Mann dira qu'il est dans le caractère pseudo égyptien de Joseph de discourir à perdre hâteine ; aussi bien tous ses personnages, sans aucune exception, les fait-il raisonner jusqu'à parfait épuisement des arguments — et de la patience du lecteur.

5 mars.

Tout irait on ne peut mieux, si seulement quelque velléité de travail. Je me force pour

tenir à jour ce carnet ; mais n'y trouve aucun plaisir à y rien écrire. Mes journées restent aussi vides que ma cervelle et que mon cœur. C'est pour me contraindre au travail que je n'ai emporté que fort peu de livres. Je n'ai pris réel intérêt à aucun ; sauf aux Fables de La Fontaine ; mais dont je suis sursaturé.

J'ai lâché de me remettre à L'Intérêt général ; mais il y faudrait plus de concentration, plus de ferveur, et je risque de compromettre en me jurant « invicta Minerva ».

D'autre part je ne crois pouvoir ajouter rien à mes indiscrets souvenirs que j'ai rédigés dans mes premiers jours à Louxor. Je n'ose les relire.

Heureusement, demain, Varille et Robichon m'ont aimablement proposé de venir me prendre pour me mener en auto à Edjou — en compagnie de Mme Chevrier. La course prendra la pleine journée.

Aujourd'hui, après le thé pris à la terrasse du Savoy et quelques vaines reconnaissances dans le terrain vague d'à côté, je me suis rendu à la fête enfantine organisée dans les nouveaux locaux de l'exposition. Je retrouve

là M. et Mme Chevrier ; celle-ci fait partie du jury chargé de distribuer les prix.

J'ai près de moi quelques scouts égyptiens assez agréables qui me permettent de prendre en patience l'interminable cérémonie. Rien à noter.

J'écris ces lignes, dans le hall de l'hôtel, en proie aux mouches, attendant Varille qui doit venir me prendre à 8 h. ; mais il est déjà 8 h. 1/2. Je lis *Pickwick*.

7 mars.

Rentré à 6 h. 1/2 un peu harassé de ma journée d'hier — extrêmement réussie. Compagnons charmants, qui savent rester silencieux lorsqu'ils n'ont rien à dire.

Arrêt à Esmé ; déjeuné dans le temple de Edjou — où nous sommes rejoints, une heure après, par la croisière Guillaume Budé. Varille nous avait laissés, Mme Chevrier et moi, pour aller à leur rencontre. En les attendant, nous admirons longuement le vol de très nom-

breux faucons, au-dessus de la petite place où s'achève le village. Près du banc indigène où nous sommes assis, un lambeau de charogne vient d'être abandonné par un chien ; les faucons peu à peu, dans leur vol tournoyant, s'en approchent, enhardis par notre immobilité. L'un d'eux enlève un morceau ; puis des enfants viennent qui les font fuir.

Mme Chevrier est, fort heureusement, sensible au comique des divers membres de la croisière qui défilent devant nos yeux, en voiture ou à dos d'âne. Quel film on aurait pu prendre !

A Esmé j'ai acheté trois petites poupées, d'étoffe ornée de perles, assez amusantes ; on les appelle des « fiancées ».

Dans le jardin public d'Esmé, plusieurs sortes d'arbres inconnus, à très grandes fleurs.

Entre Esmé et Edfou, la route longe un canal ; le long duquel s'étalent plusieurs villages étranges, parmi les plus beaux que j'aie vus.

Reçu ce matin les épreuves de l'Index pour le Journal de la Pléiade. La journée s'écoule sans incident aucun.

8 mars.

Pas de prix fixes, en Egypte. Même le journal « La Bourse Egyptienne » est vendue une ou deux piastres, suivant la tête de l'acheteur ; cédée 1/2 piastre, quelques mètres plus loin.

Pour dix pages de dactylo (ma préface au livre de Pierre) la secrétaire du Winter Palace commence par me demander une livre (il est : cent piastres) ce qui me parait exorbitant. Il me semble qu'elle est très bien payée avec moitié moins. Cela fait encore environ 8 francs par page. [On travaillerait à moins.]

Malinée toute occupée à des lettres et aux épreuves de l'Index.

Avant le déjeuner, un petit tour au jardin du Winter Palace. La connoissance des aides-jardiniers est remarquable. Quand l'un ne réussit pas à séduire, l'autre se propose. Aucune vergogne ; tous sont de mêche, et complices et participants. Le plus jeune d'entre eux n'a peut-être pas dix ans ; déjà fort bien éduqué par les autres. Je circule au milieu de tout cela, amusé mais à peu près insensible ;

leur donne pourtant à chacun une demi-piastre, pour ne point les décourager. Ce que je voudrais savoir c'est comment les Anglais du Winter se comportent devant ces offres ? L'insistance des propositions ne s'explique que si celles-ci ne sont pas toujours repoussées.

5 heures.

A la terrasse du Savoy. Le ciel est ineffablement pur, d'un bleu tendre insensiblement dégradé comme dans un pastel de Simon Bussy, et qui se mêle à l'or du couchant au-dessus de la rose montagne de Thèbes. Le Nil reflète l'azur du ciel. Entre la montagne et le fleuve la masse des bosquets vert sombre de l'autre rive. Un calme étrange. Des barques à la voile énorme, à demi gonflée par le souffle du soir, silencieuses, glissent lentement vers la nuit.

9 mars.

Hier soir, en la faiblesse, la lâcheté d'accepter — c'est-à-dire : de ne repousser point — la visite de l'ignoble garçon d'ascenseur. (Bien la peine d'avoir résisté aux multiples propositions des jardiniers — dont certains sont charmants — du Winter !) Très médiocre plaisir, sans surprise, sans joie, sans poésie, et puis sans appétit aucun, sans besoin ; très bref, et suivi d'un très durable dégoût.

10 mars.

Pu emprunter, à la bibliothèque du Winter Palace, le livre de Renan sur Averroès que je désirois lire depuis longtemps. C'est certainement ce Renan là que je préfère : un Renan grave, qui ne se croit pas obligé de faire des grâces pour se faire lire aussi des femmes « aux mains finement gantées ».

Acheté un recueil de Tchekov, en trad. anglaise (collection Pingouin) et une antho-

*logie de poètes anglais (même collection).
Me voici nanti.*

Du reste je vais mieux ; ma démarche est plus assurée. Et j'ai assez profitablement travaillé à l'Intérêt Général.

Pas quitté les jardins de l'hôtel, ou ma chambre, sinon, vers 5 heures pour aller prendre le thé à la terrasse du Savoy.

Le waiter principal, un grand nègre des plus dignes, m'amène, ô stupeur ! « a new boy ». Je crois d'abord qu'il veut me présenter son fils. Mais non ; simplement il m'amène en souriant, le plus modeste, le plus décemment vêtu, le plus bel enfant (de treize ans sans doute) que j'aie pu voir depuis mon arrivée en Egypte. Il lui caresse un peu le visage et le pousse vers moi... Qu'est-ce que cela signifie ? — Je serre la main du petit, qui sourit à son tour ; et nous nous regardons longuement l'un l'autre, tandis que celui que je prenais pour le père se retire. A plusieurs reprises, par la suite, il est venu de nouveau me sourire et me regarder.

A la terrasse du Savoy, aujourd'hui je l'ai cherché et attendu en vain. Écrit à Dorothy Buazy, de qui je viens de recevoir deux bonnes lettres. Reçu également l'énorme et très pesant paquet des épreuves complètes du Journal avec les noms propres soulignés au crayon bleu ou rouge à l'usage de l'Index ; malheureusement j'ai déjà renvoyé à Schiffrin les épreuves de celui-ci, de sorte que je ne puis rien contrôler. Bien téméraire entreprise, de laisser se parachever durant mon absence un livre de si grande importance (pour moi) ! Malgré le dévouement de Schiffrin, je m'attends à quelques funèbres impairs.

Dîner charmant et très simplement cordial chez les Chevrier, avec Varille, Robichon et Matje (?) le chef de bande de la Croisière Guillaume Budé.

Toute la société s'exerce aux petits jeux d'adresse anglais que j'avais apportés, et fait quelques parties de « jeu d'assaut ».

Me suis décidé (résigné) à acheter enfin un chasse-mouches.

Achevé le livre de Taha Hussein (trad. anglaise) — un peu incolore. [Que signifie cette petite douleur constante, depuis hier, au côté droit, région du foie ?]

Il commence à faire chaud.

Sans grande ferveur, je retravaille à L'Intérêt Général et crois améliorer grandement certaines scènes.

Le choix des contes de Tchekov, dans la collection du Pingouin, aurait pu être meilleur.

Je réapprends les odes de Keats que je savais si bien — et l'exquise ode de William Collins, To Evening que j'admire peut-être plus encore que le cimetière de campagne de Thomas Gray.

Le petit mécanicien de l'hôtel, si charmant sous la crasse et le cambouis, je l'ai retrouvé par hasard, le travail fini, hors de l'hôtel et suivi jusqu'à sa demeure. Il m'a présenté ses deux petites sœurs et sa mère ; m'a fait signe de monter chez eux ; mais un groupe de gamins, fort intrigués par ma visite m'ont escorté jusqu'au palier. Je suis entré dans une

pièce assez vaste, claire, et dont deux fenêtres donnaient agréablement sur l'arrière-jardin du Louxor Hôtel. Des journaux français illustrés tapissaient les murs contre lesquels étaient rangés de larges fauteuils d'osier. Le petit m'a raccompagné à son tour jusqu'à la porte du jardin du Louxor et, comme j'allais prendre congé de lui, a gardé la main que je lui tendais, et m'a entraîné vers l'orangerie du Winter Palace, puis s'est assis tout contre moi sur la margelle d'un canal cimenté. A ma surprise j'ai constaté qu'il n'est pas circoncévis — seul entre tous.

13.

Ce matin, après une heure ou deux de travail, je me suis acheminé vers Karnak.

Je comptais m'y rendre à pied, suivant les berges du fleuve ; mais, avant de les atteindre j'ai rencontré l'aide-jardinier qui se montrait (ou que je croyais) si réservé, les premiers jours. Il ne travaille plus au jardin du Winter,

m'a-t-il fait comprendre. Il portait dans ses bras une charge de salades que sans doute ses parents attendaient ; mais il a commencé de me suivre et, dès que nous nous sommes trouvés moins en vue, s'est livré à des manifestations qui me firent me demander comment il avait pu me paraître si réservé les premiers jours. Tandis que je le remarquais au long du sentier escarpé, un rameur nous a vus, et m'a fait signe de venir dans sa barque ; j'y suis entré, pensant que le petit suivrait, mais il m'a laissé seul avec le rameur. Un peu plus en aval j'ai distingué de loin sur la terrasse du Savoy l'Anglais qui, hier, regardait quelques fellahs se baigner et tenait aux boys qui l'entouraient des propos tendres mêlés de gestes entreprenants et timides à la fois. Il parlait de nouveau au plus beau de ceux-ci, en qui, hier, j'hésitais à reconnaître l'Ali des premiers jours. J'ai fait signe à celui-ci de venir dans ma barque et lui, tout aussitôt quittant l'Anglais, m'a rejoint à un point d'accostage. Le rameur nous a emmenés tous deux au milieu du fleuve, ou même, assez près de l'autre rive, en ce point déserte. Ali et moi, nous nous sommes couchés

dans le fond de la barque et enlacés, sous les regards complaisants du rameur et d'un soleil accablant. Rarement, pareille réciprocité de caresses, pareille lenteur amusée. Pas un défaut dans ce corps tout jeune encore et déjà musclé, comme celui d'un athlète, souple, élastique et dur ; dans ce visage encore imberbe, aux joues pleines, aux lèvres épaisses que le sourire soulève sur des dents de blancheur éclatante, aux regards tendres, câlins et gouailleurs — amusés. Je te souhaitais, dans le film de Marc sur les Mille et une nuits, de préférence au petit Elefant Boy grandi qui me paraissait s'empôter en perdant sa grâce un peu mièvre.

J'ai fait la barque aborder à Karnak, heureux de revoir ces ruines stupéfiantes que je n'avais encore qu'imparfaitement visitées.

Eté causer quelques instants avec M. et Mme Chevrier avant de regagner à pied Louxor. Demain je dois aller avec eux à la Vallée des Rois.

Complètement remarqué quelques scènes de mon second acte — mais le plus difficile reste à faire.

Hier pleine journée avec les Chevrier, Varille et Robichon ; se sont jointes à nous, de l'autre côté du Nil, une dame et une demoiselle Bardet (mère et fille) de Lyon — enthousiastes et artistes, qui vivent depuis janvier dans une maisonnette du vieux Thèbes.

En auto à la Vallée des Rois, visite de quelques tombeaux, déjeuner dans le hangar qui sert de resserre aux archéologues — quelques tombeaux encore, longue et un peu fatigante visite au temple de Deir-el-Bahri (c'était avant le déjeuner) puis attenda le soir dans le Ramesseum — retour à la nuit tombante et tombée, traversée du Nil ineffablement calme.

Varille et Robichon ont ramené un assez gros varan qui terrifie Mme Chevrier.

Vu la chaleur, je me décide à voyager de nuit et fais retenir une couchette dans le train de jeudi soir (demain).

Aujourd'hui 15, écrit à neuf une scène du 2^e acte.

Été prendre le thé avec un Autrichien en

exil, à la terrasse (ou du moins : dans les jardins) du Savoy.

Wolfgang Schneditz revient du Soudan ; sa loquacité est exténuante. Il me raccompagne ensuite jusqu'à mon hôtel ; je n'en puis plus.

Le temps de me changer pour aller dîner une dernière fois à Karnak, chez les Chevrier.

16.

Journée uniquement occupée à plier bagage. Un inexprimable malaise, à douter si je vais atteindre le soir. De la fièvre sans doute ; je sue et grelotte à la fois. Eût une dernière fois prendre le thé à la terrasse du Savoy. Propositions éhontées des bateliers. Satiété de tout cela.

Evidemment tous ces gens se sont avertis les uns les autres et savent à quoi s'en tenir avec moi. Mais non point ceux sur l'autre rive, hier ; étais-je le seul de notre bande à m'apercevoir que l'on ne pouvait regarder en souriant un gosse sans qu'aussitôt il porte la main à sa queue, par-dessus sa robe et la saisisse parfois

plus ou moins ostensiblement ; non pas exactement lous, assurément, mais presque, et du moins les plus beaux, les plus rians, ceux qui pouvaient se savoir désirables et qui, sans doute, avaient appris déjà qu'ils l'étaient. Sans doute instruits par les touristes et, je pense, particulièrement les Anglais (je dis : les Anglais, parce que, de beaucoup, les plus nombreux ; mais pourquoi pas aussi bien les autres ?)

Alexandrie 19 mars.

Chaleureusement accueilli par Frédéric Mégrel et Faure, le professeur du Lycée d'Alexandrie, que je n'avais fait qu'entrevoir à mon premier passage et avec qui la conversation devient tout aussitôt aisée, cordiale et foisonnante.

Par les soins du portier de l'Hôtel Louxor, je n'étais trouvé entraîné à m'offrir plein confort, c'est-à-dire : couchette de luxe dans le pullmann. Il avait fait très chaud le matin,

puis la température avait brusquement baissé, de sorte que je n'avais pas trop de toutes les couvertures. De plus un affreux courant d'air ; à croire que la fenêtre était restée ouverte, derrière le rideau baissé. Et quel vacarme incompréhensible... Ce n'est que vers le milieu de la nuit, en cherchant à redonner de la lumière pour revêtir un sweater, que je m'aperçois que j'ai, sans le vouloir, mis en marche le ventilateur invisible ; c'est lui qui fait ce tintamarre en vomissant sur moi des torrents d'air glacé.

Après m'avoir déposé au Métropole, où je me suis un peu rafraîchi, Faure et Mégret sont venus me reprendre pour m'emmener déjeuner chez Xénophon. Excellent déjeuner, agréablement arrosé de vin grec. Au retour nous nous arrêtons sur le quai maritime pour assister à une levée de filets. Je rentre dormir une heure.

Très agréable dîner chez Mégret qui me présente à sa jeune femme aussi charmante que lui. Il me montre des photos du Tchad, de Tahiti et des Marquises.

Le lendemain (hier) nous allons vers midi, cueillir Henri Peyre à sa descente d'avion. Il

vient du Caire pour déjeuner avec moi. Mégret nous a quittés. Longue conversation, ensuite, dans le hall de l'hôtel. Après une longue sieste, je vais au cinéma (Marie Walewska) puis dîner solitaire en lisant *The document in the case*, commencé la veille en wagon — avec très vil intérêt.

Ce matin, j'attends Mégret qui doit m'emmener en auto à Rosette.

Alexandre Lodi.

Hier admirable course à Rosette, en deux autos. Dans l'une Baronne de Ménasche (que je n'avais pas revue depuis Korisbod) M. Faure et Mme Mégret ; dans l'autre, je suis seul avec Frédéric Mégret.

Une barque nous mène de Rosette au premier coude du Nil ; on passe devant une petite mosquée, ensevelie dans la dune de sable jusqu'à ceinture de minaret. Nous accostons devant une autre mosquée que la dune envahissante a jusqu'à présent respectée ; non loin

elle s'élève en replis souples ; un cimetière arabe offre l'aspect presque riant de ses tombes blanches ; entre elles, quantité d'une sorte de petits aloès que je ne connaissais pas encore, chacun dressant une ou plusieurs hampes de fines fleurs tubulaires jaune pâle, qui semblent des hampes de tritomas. Un troupeau de chèvres vient s'ébattre parmi les tombes. Le cimetière est vaste ; dans un valonnement à l'abri du vent, nous dressons les tables pour un somptueux repas apporté par Mme de Ménasche. Tandis que nous festoyons, arrive un pauvre enterrement arabe ; une vingtaine d'hommes en tout ; quatre portent le corps sur un brancard couvert d'un suaire multicolore, d'autres des pioches et des bûches ; plus loin deux retardataires apportent une caisse oblongue de minces planches de bois blanc, qui doit former cercueil. Ces hommes, en passant près de nous, nous dévisagent, sans grande hostilité peut-être, mais de manière à nous faire trouver notre présence en ce lieu fort inconvenante. Ils reportent, une fois la besogne de l'ensevelissement achevée.

Au retour, le ciel s'est couvert ; un vent

assez fort incline la barque ; nous devons tirer des bordées.

Arrêt à l'extraordinaire village, dont à l'aller nous admirions l'étalement au long d'une sorte de lac ou de lagune. De l'autre côté de la route un immense lac où s'ébattaient quantité de barques de pêcheurs. Visite du village. Escorte d'enfants dépenaillés.

Arrêt chez les Mégret, avant de regagner Alexandrie.

Le soir, après que Frédéric Mégret m'a ramené, je dîne affreusement mal dans une brasserie « Gombrius », pour quatorze piastres, en achevant le livre de Dorothy Sayers. Potage, poisson, viande, légumes, tout est immangeable. Je suis d'ailleurs seul dans une grande salle au fond de l'établissement, dont la façade seule est overcrowded par des consommateurs très bruyants.

J'erre longuement dans les rues très unimées qui me ramènent à l'hôtel. Foules d'arabes en costume européen, mais coiffés de la... tardouchka (?) devant les cinémas.

Misère atroce de quantité d'enfants ; passé l'hôtel, sur la grande place, un très misérable

petit cul-de-jatte, marche sur ses mains et traîne son buste malingre à même le pavé boueux ; je l'ai longtemps suivi des yeux. Personne ne semble le remarquer, ni même le voir ; les regards passent au-dessus de lui. J'ai distribué, de-ci, de-là, quelques piastres et demi-piastres, aux plus misérables, bouleversé par le regard et le sourire de reconnaissance de ces enfants ; il semblait qu'ils fussent habitués à ne jamais rien recevoir. Du reste aucun d'entre eux ne demandait la charité ; certains vendaient ou tâchaient de vendre des journaux ou des fleurs ; la plupart cherchaient à ramasser des mégots qu'ils rassemblaient dans un cornet de papier. Sans doute la mendicité doit-elle être interdite.

Je songeais qu'un petit plateau de bois monté sur roulettes ne coûterait que quelques piastres et serait d'un extraordinaire secours pour le petit cul-de-jatte...

Aucun raccrochage, non plus de filles que de garçons... ou est-ce que je n'ai pas su voir... ; pas la moindre trace d'offres et de prostitution.

Mégre! me dit que de vastes épurations, ces mois derniers, ont nettoiyé la ville.

Au dernier jour, je vois emmener en bandes, par des policiers, des malheureux enfants, attachés deux à deux par la manche. Faure me dit qu'il croit qu'on les mène à des travaux des champs. Il en reste, même après cela, une quantité invraisemblable ; même à Naples, je n'en ai jamais vu autant. Ils sont vêtus de loques et certains semblent affamés. J'ai longtemps observé la foule ; pas vu une seule personne leur donner. Du reste ils ne demandent rien, ou que très rarement. Ils ramassent les mégots.

Dolphins.

En date du 25/3/39, sur le registre des voyageurs.

« S.A. la Princesse de Touche-pipi.

Cous de Monaco la Bavette.

« Society Chaperon ». C'est un pays merveilleux pour lancer les dames »

et, au-dessous :

« Je soussigné. Moi !! »

Je me reproche de ne pas avoir relevé, sur les feuilles de déclaration, le nom de cet imbécile, si représentatif, hélas ! de l'esprit français ! Mais nous avons dû quitter Delphes dès 5 heures du matin ; rejoint en auto-car l'Express-Orient, qui nous dépose à Olympie à 3 heures du soir.

Delphes, Olympie, deux aspects opposés de la Grèce. Je connaissais Delphes déjà ; l'ai retrouvé tel que me le présentait mon souvenir, mais plus sévère encore à cause de la neige qui couvre les hautes cimes du Parnasse. Un des points de la terre où l'homme s'est le plus approché des Dieux.

Les ruines d'Olympie sont plus profondément engagées dans la verdure que mille autres que j'ai pu voir ; la beauté des arbres, l'épaisseur de leur feuillage retiennent un adorable mystère aux abords des temples déserts et l'abondance extraordinaire des hautes herbes fleuries enveloppe d'une souriante tendresse les fûts brisés des colonnes énormes qui ramènent au ras du sol et rompu le surhumain effort de leur héroïsme d'antan.

Les petits jeux, que j'ai coutume d'emporter

en voyage, m'ont permis de prendre contact avec les enfants. Ce sont des « tests » merveilleux, particulièrement utiles dans les pays dont on ne parle pas la langue. Ils mettent à l'épreuve les qualités de patience, d'intelligence, d'ingéniosité, de curiosité, d'un peuple, et d'amour de l'effort gratuit, du jeu. Les enfants de Delphes se montraient beaucoup moins doués que ceux d'Olympie ; nombre de ces derniers étaient charmants, d'esprit extrêmement éveillé, attentif, amusé. Leurs aînés sont beaucoup moins plaisants, gouailleurs plutôt que spirituels et terriblement soucieux, pour la plupart, de tirer parti de l'intérêt qu'on leur témoigne.

Tout comme au temps d'Ulysse, ils sont questionneurs et particulièrement soucieux de connaître de quel pays l'on vient. Nombre d'entre eux souhaitent qu'on les énumère ; non qu'ils se disent malheureux dans leur patrie, mais soucieux de voir d'autres pays. Un de ces aînés parle le français assez bien et met un point d'honneur à former des phrases correctes ; il y parvient sans trop de peine, et nous conversons longuement, ainsi qu'avec deux autres

qui nous accompagnent également et à qui il sert d'interprète. Mais pas moyen de se débarrasser du peuple d'enfants en vacances (c'est dimanche) qui nous poursuivent jusque sur les pentes du Chronion où, pour leur échapper, nous avons été nous réfugier. La plupart de ces enfants sont très pauvres, mais ont revêtu pour ce jour de repos, un costume de scout bien foncé des plus seyants. Chacun pris à part serait charmant peut-être ; mais ils s'excitent les uns les autres, se poussent à l'impertinence et deviennent insupportables bientôt.

Parmi les ruines, une variété de l'orchys faux-bourdon, ou fausse araignée, que je ne connaissais pas encore. De grandes asphodèles plus belles que celles des garrigues de la Provence, ou de l'allée des tombeaux de Syracuse.

« Naturae non imperat nisi parendo ».

En Yougoslavie — espèces botaniques inconnues — sorte de grandes asphodèles à fleurs

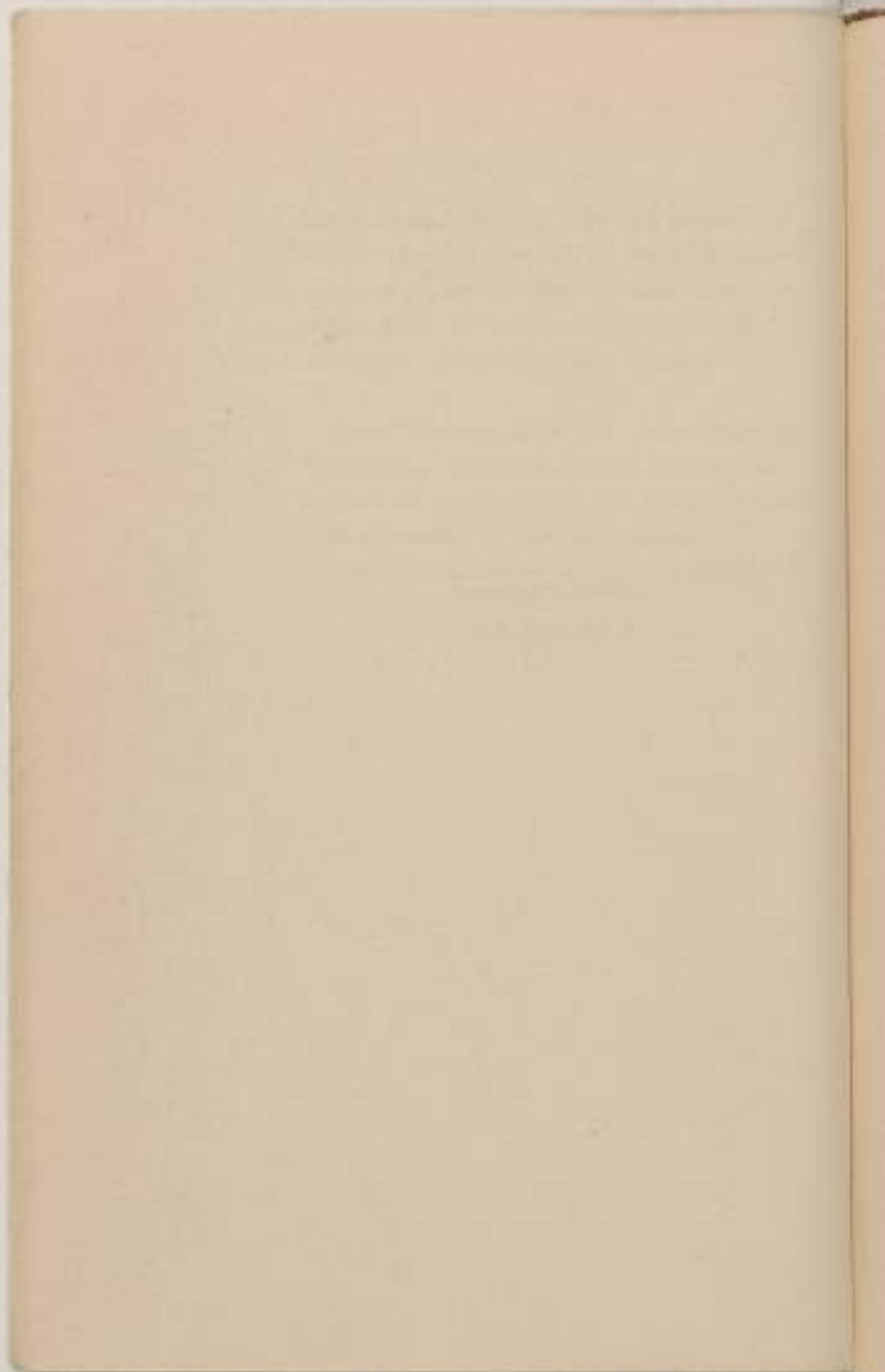
jaunes. Abondance admirable des arbres fruitiers en fleurs — cerisiers — d'une blancheur profonde ; quelques pêchers ; d'autres arbres à châlon sont tout floconneux. Les gens de la campagne, presque tous vont nu-pieds.

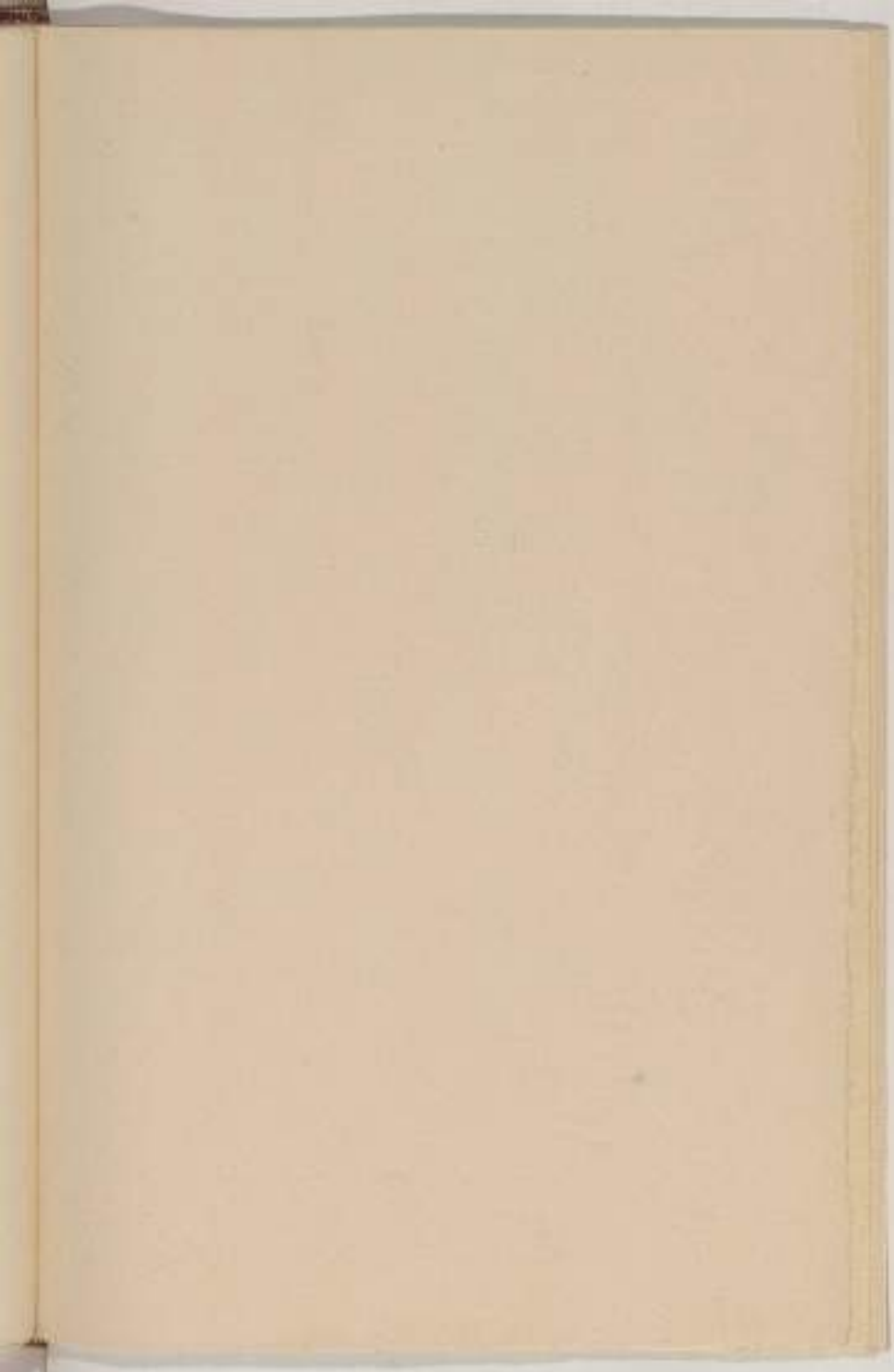
Avant d'arriver à Trieste (aux environs d'Aurisona) incompréhensibles cuvettes remplissant les vallonnements — semblant une série de cratères de tout petits volcans.

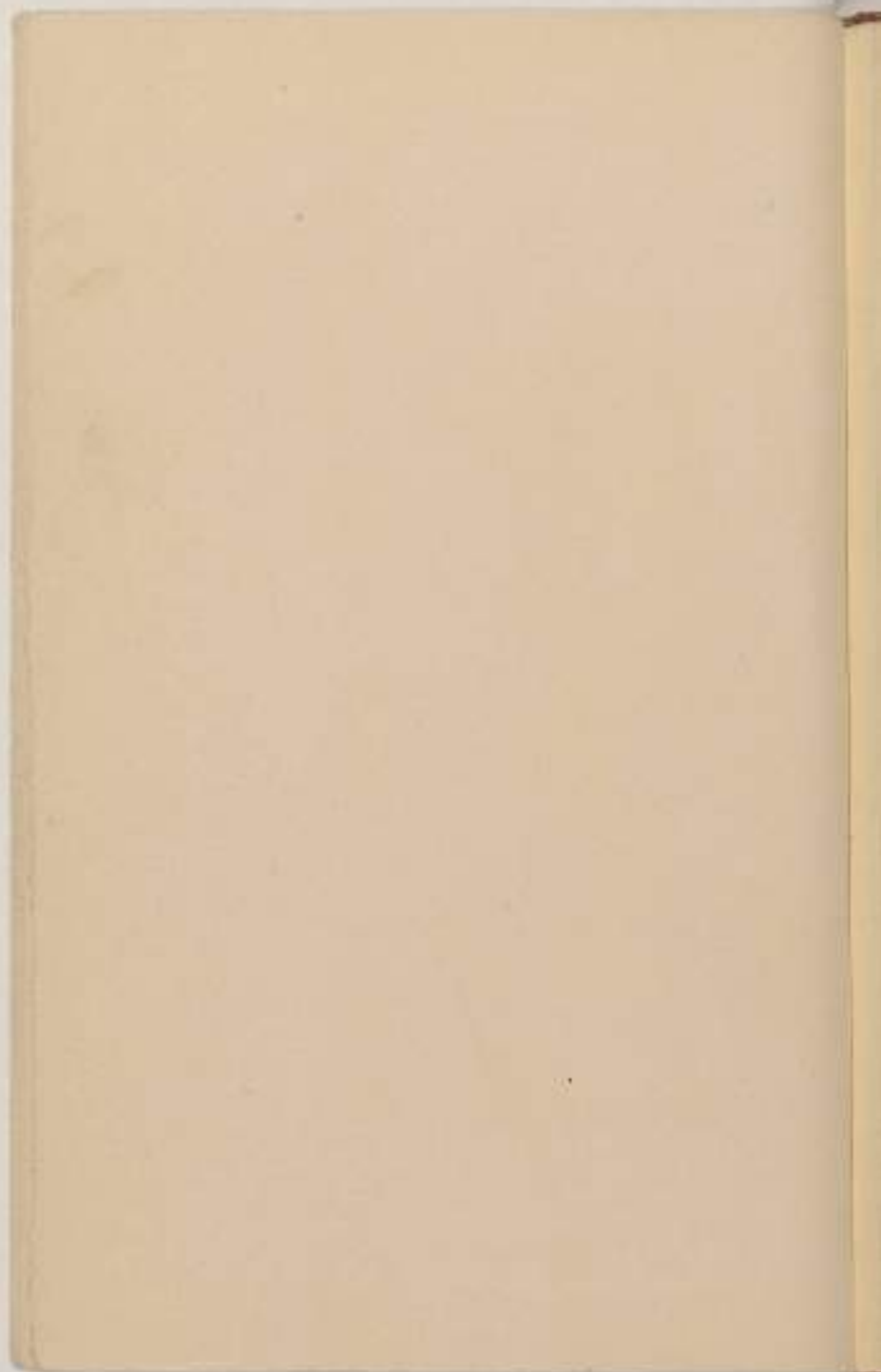
{Surprise de trouver la mer à sa droite}.

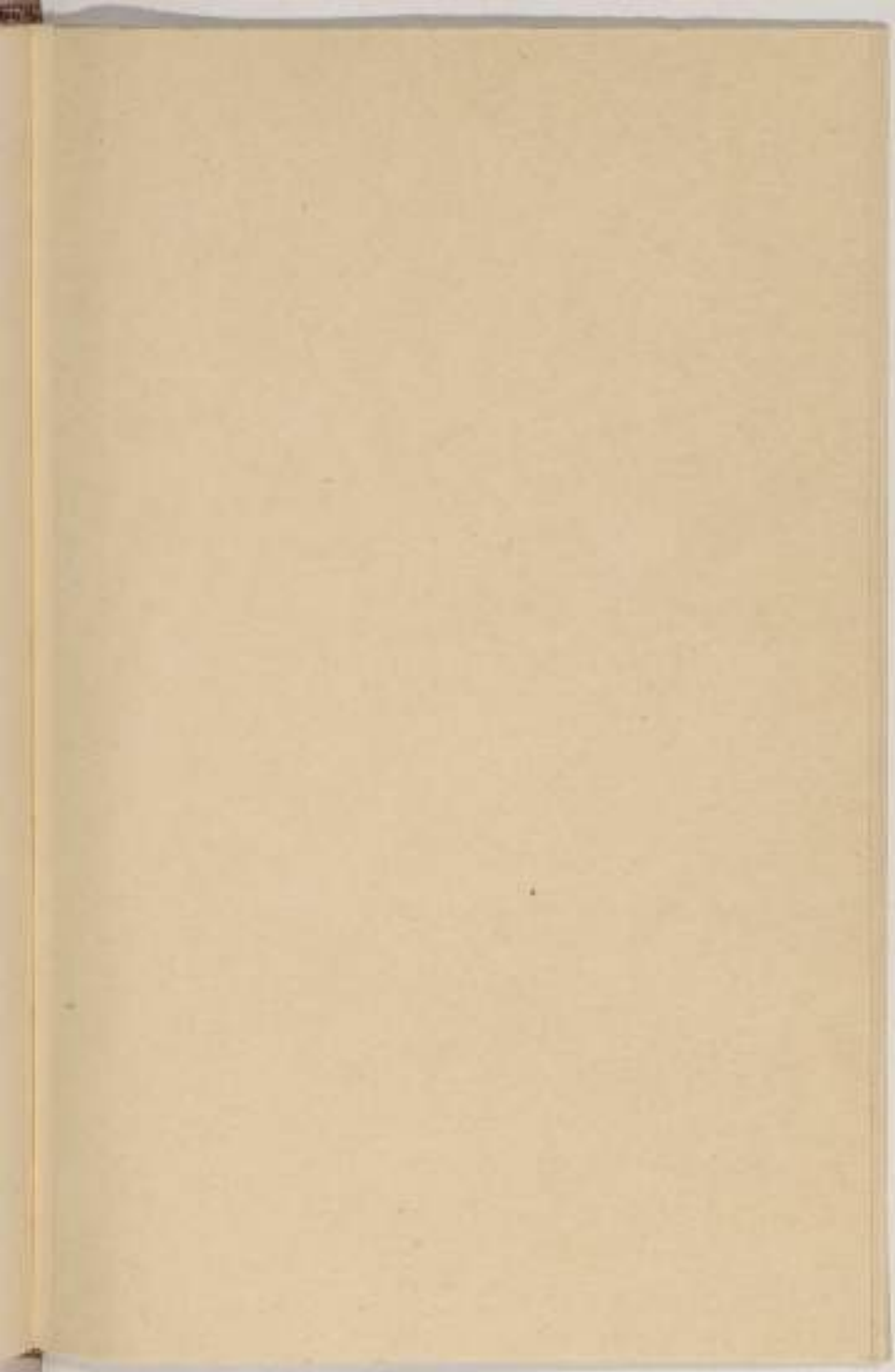


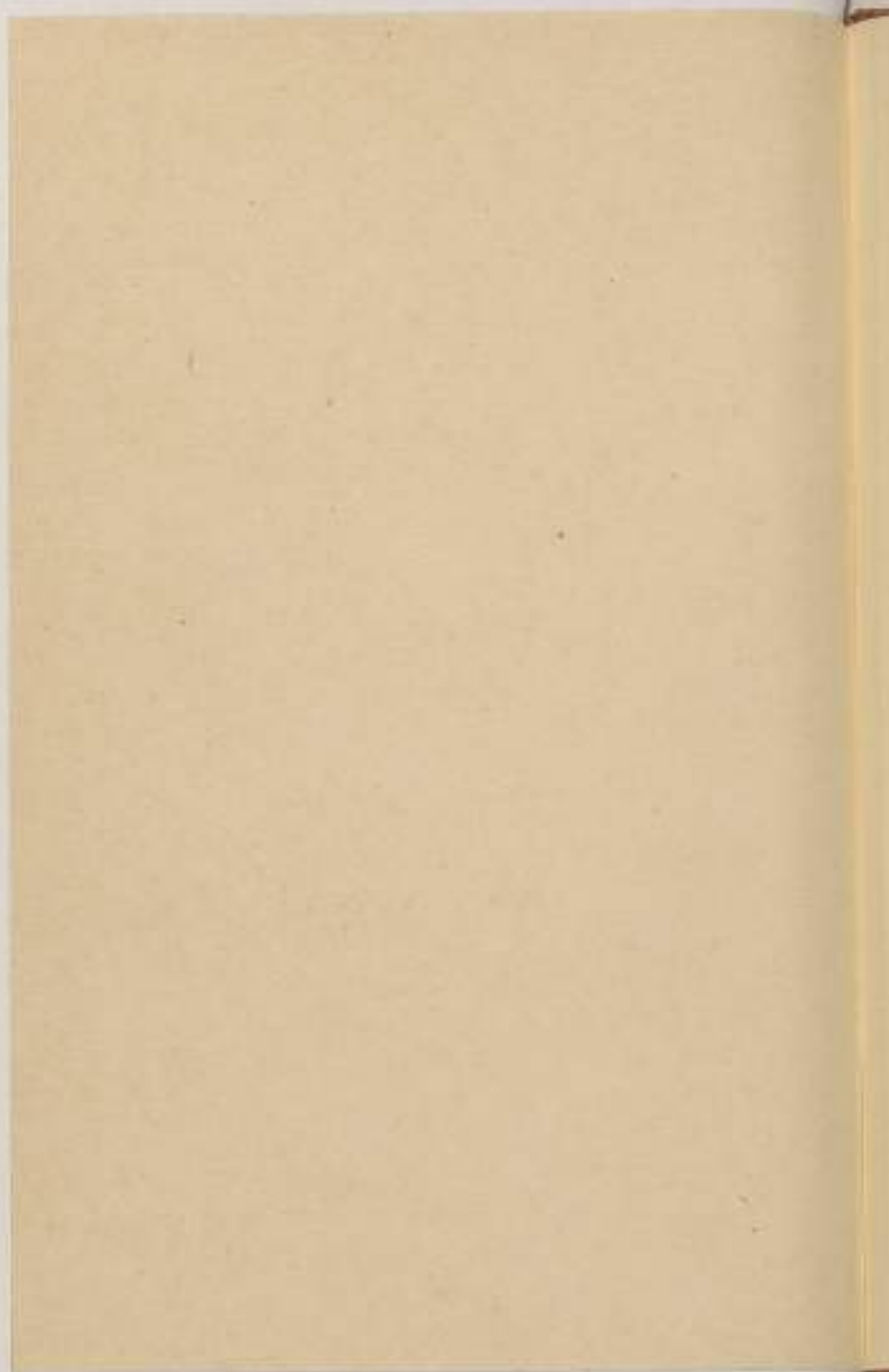
Achevé d'imprimer
le 10 Juin 1951

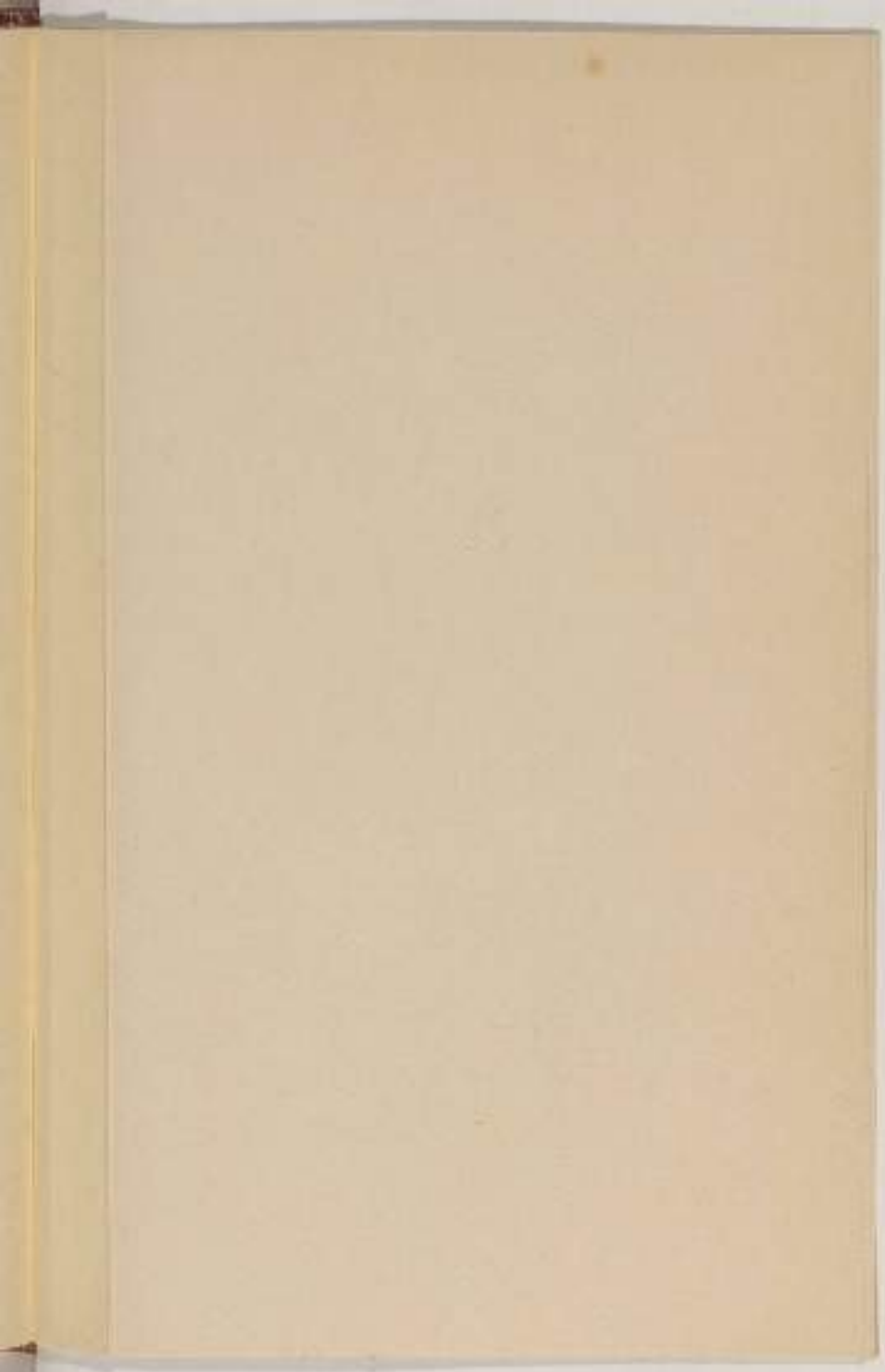


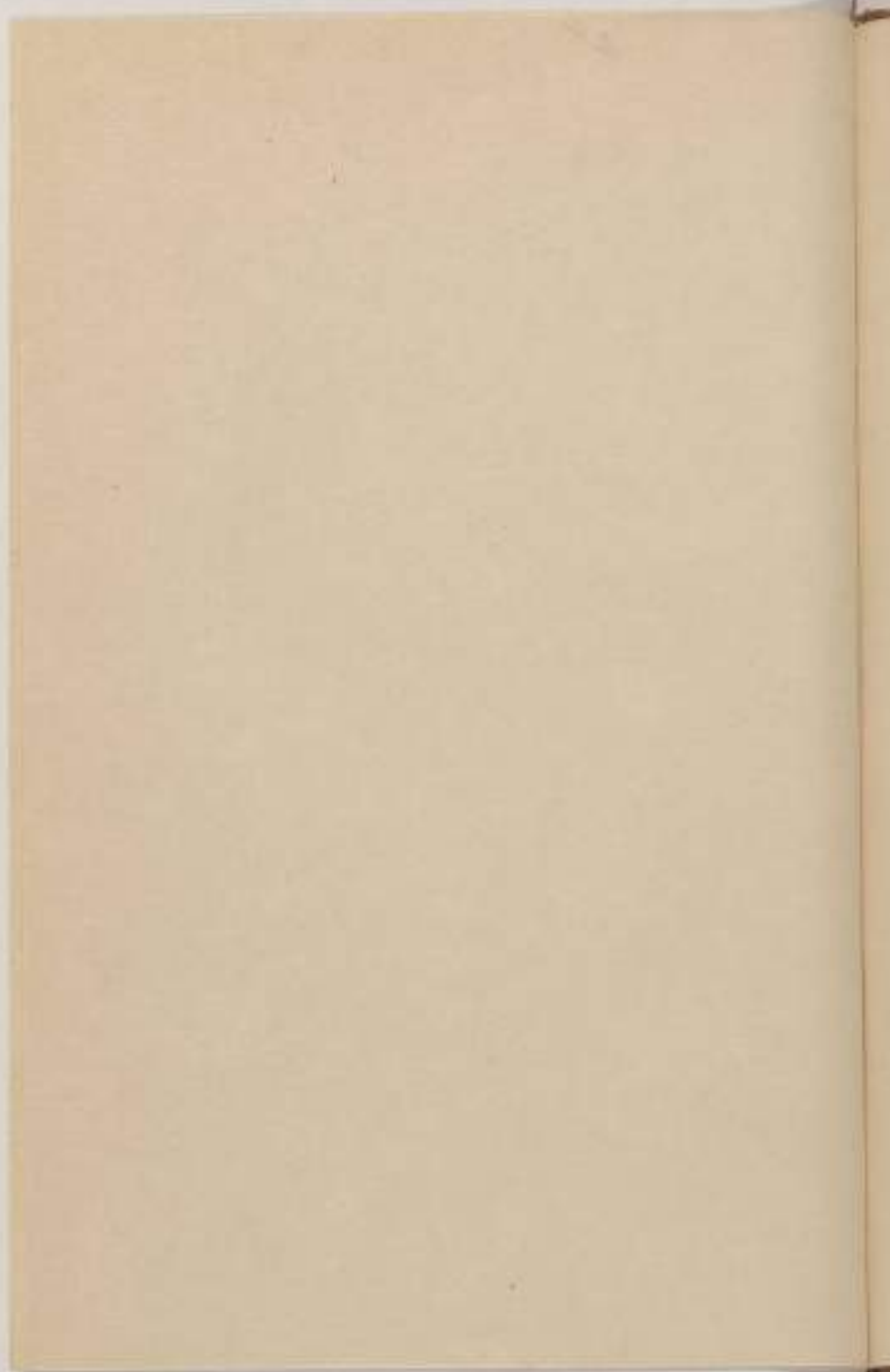


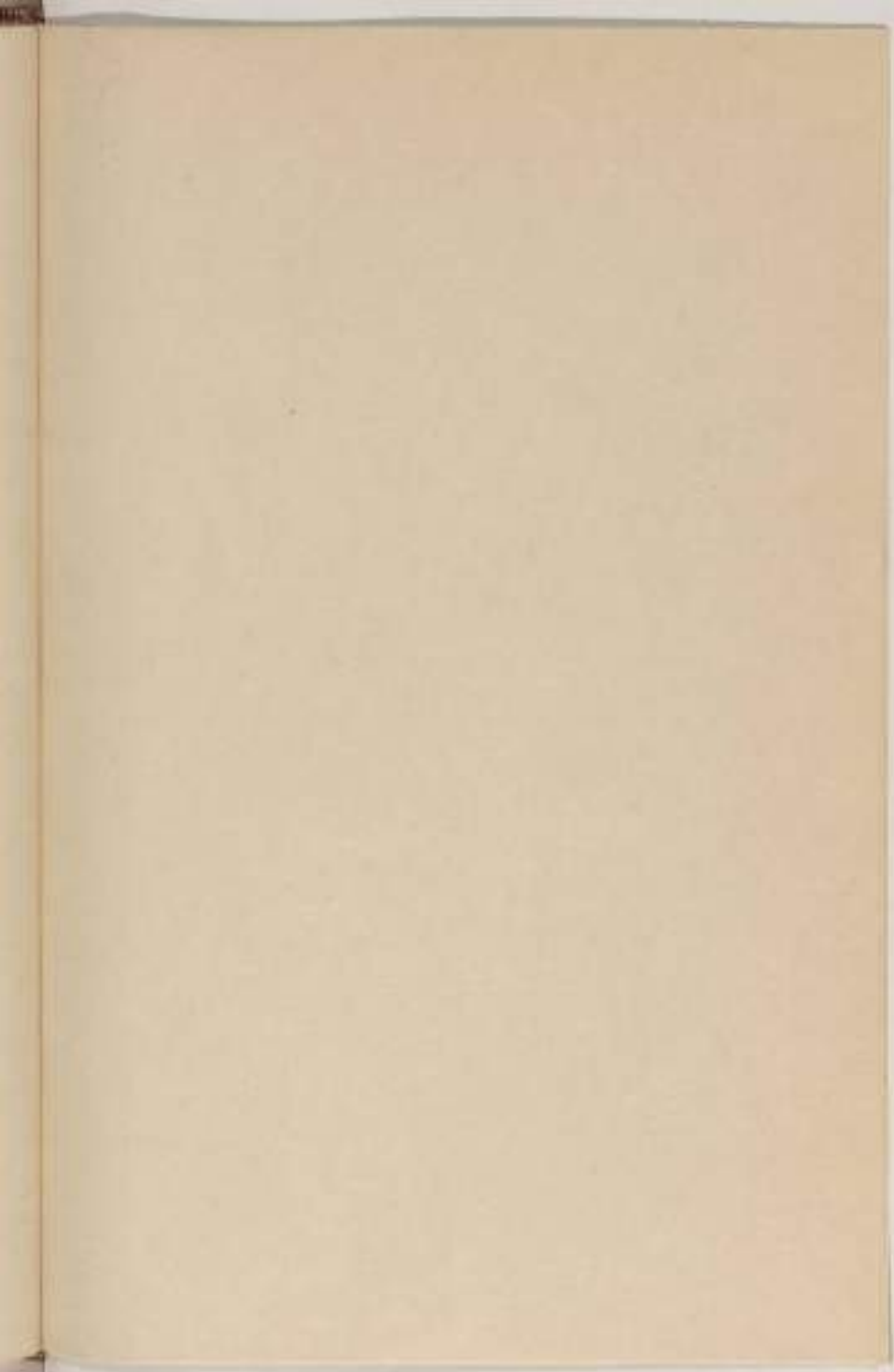


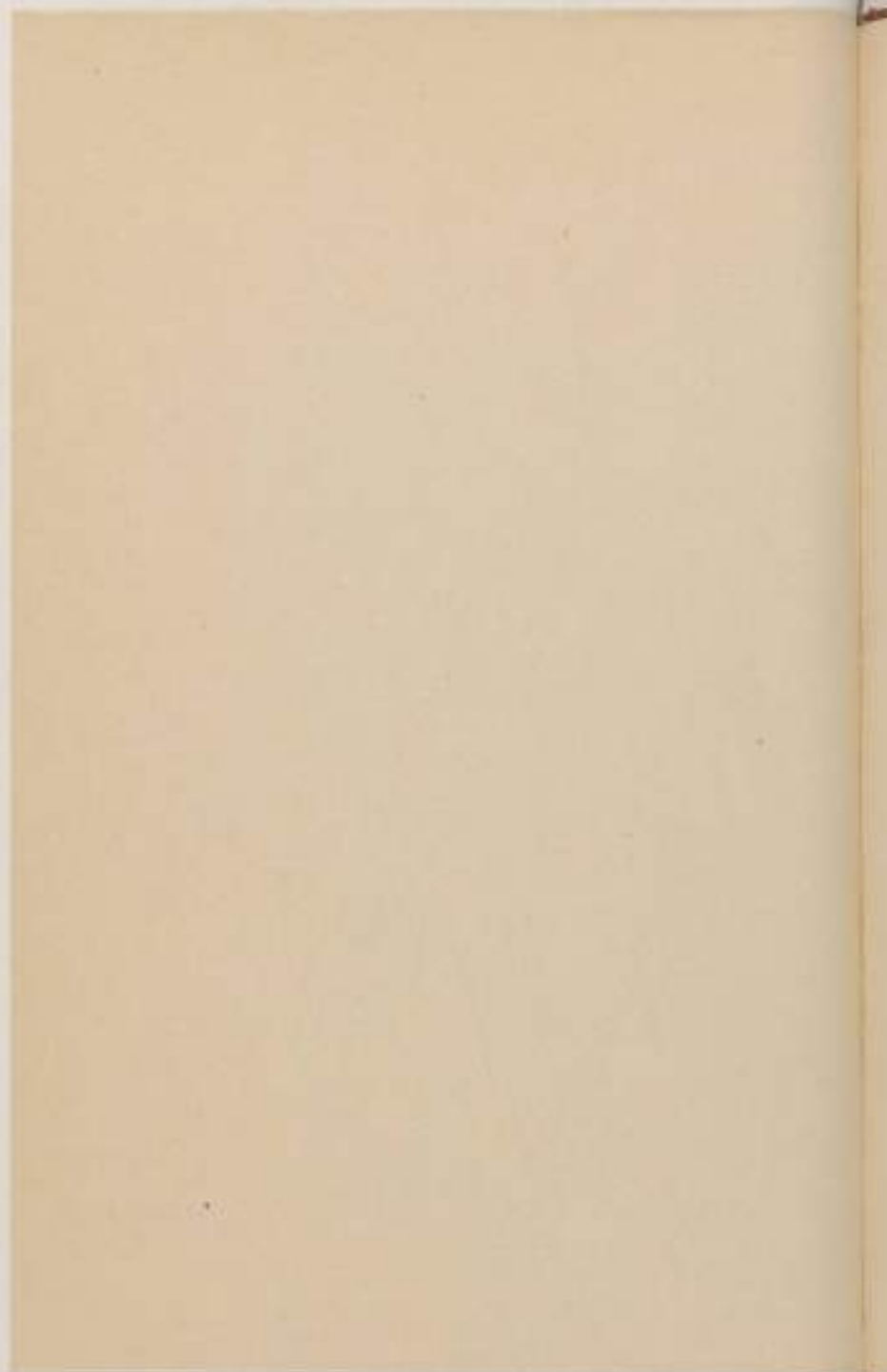


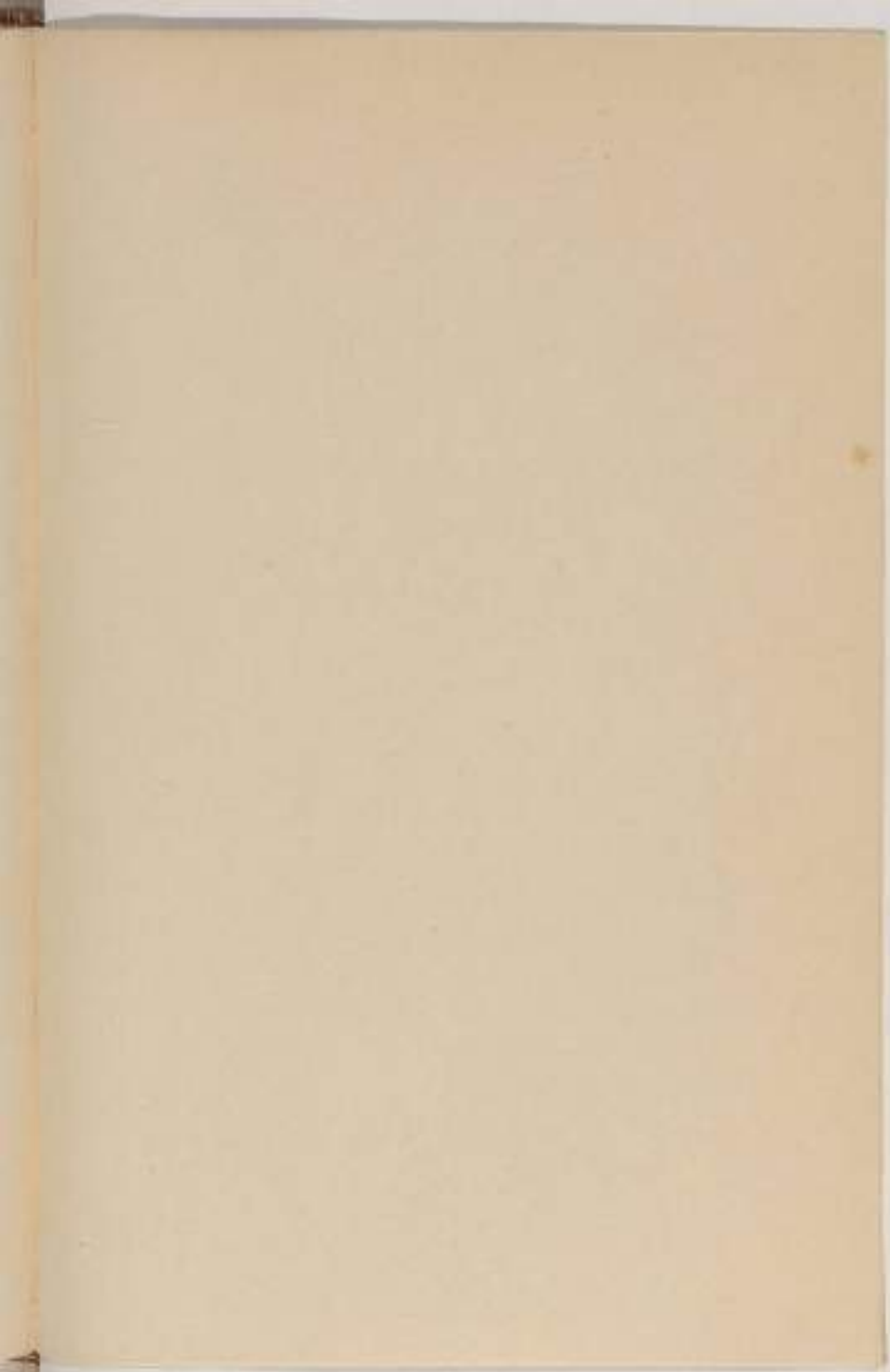


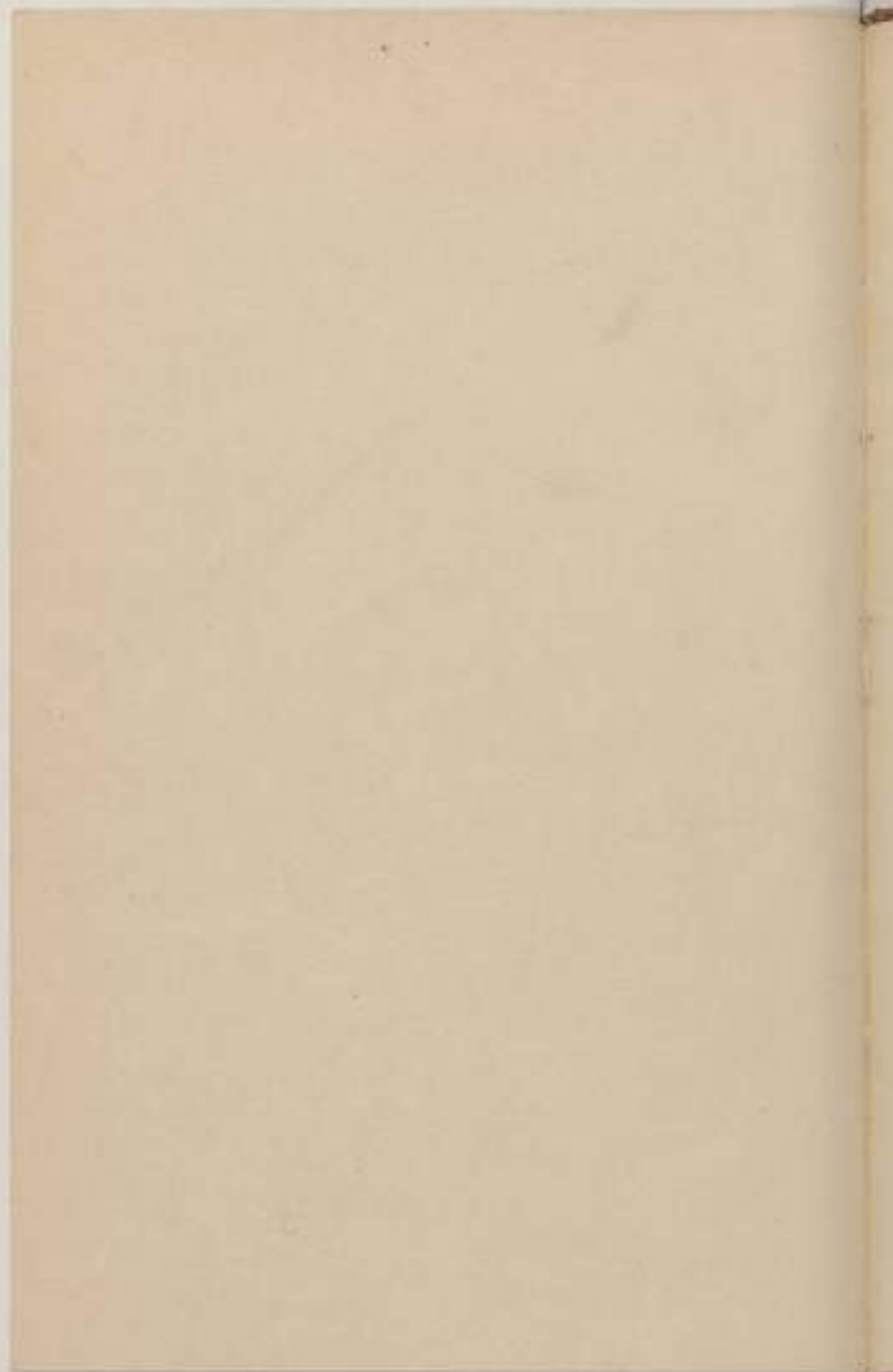


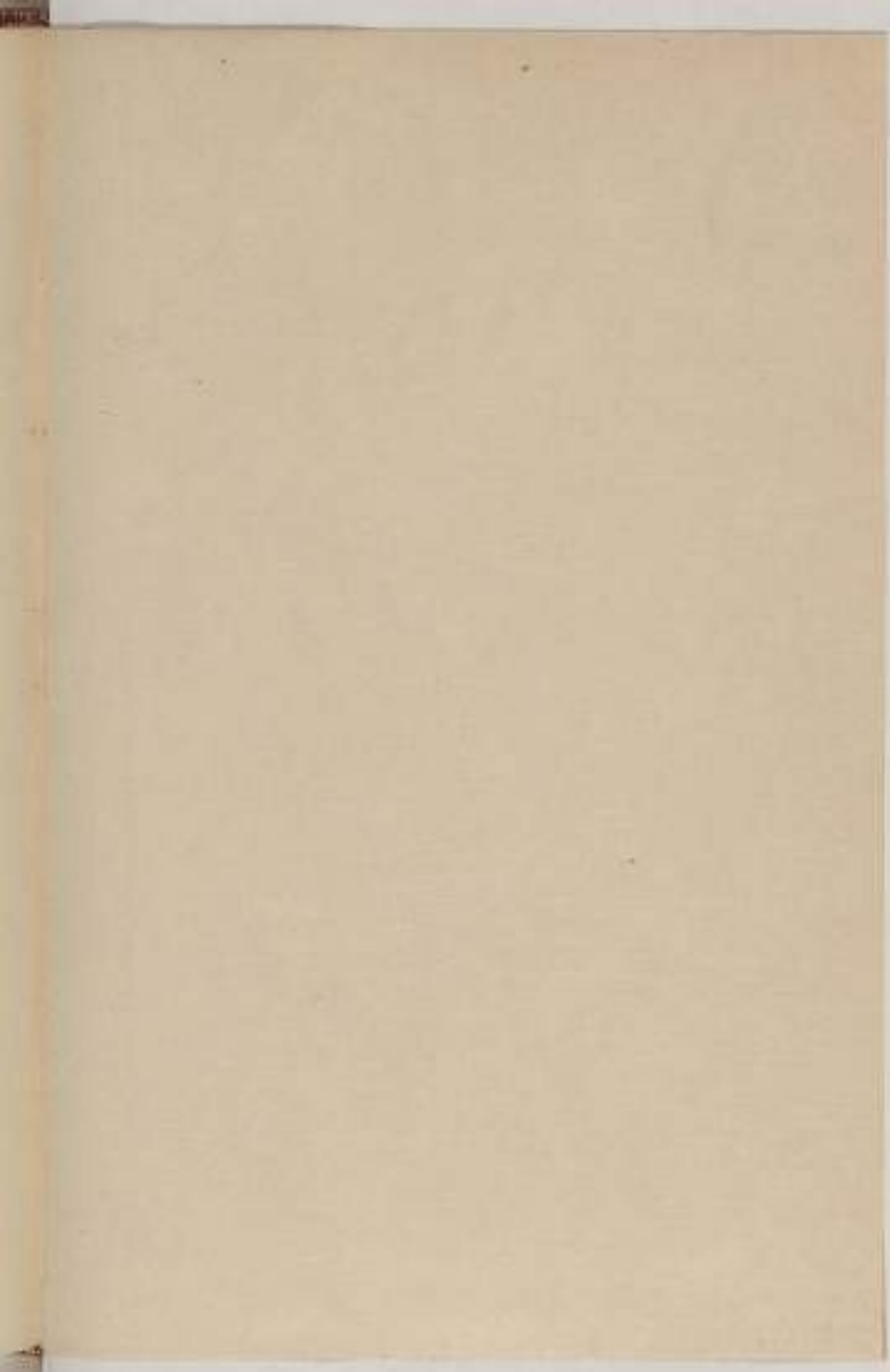


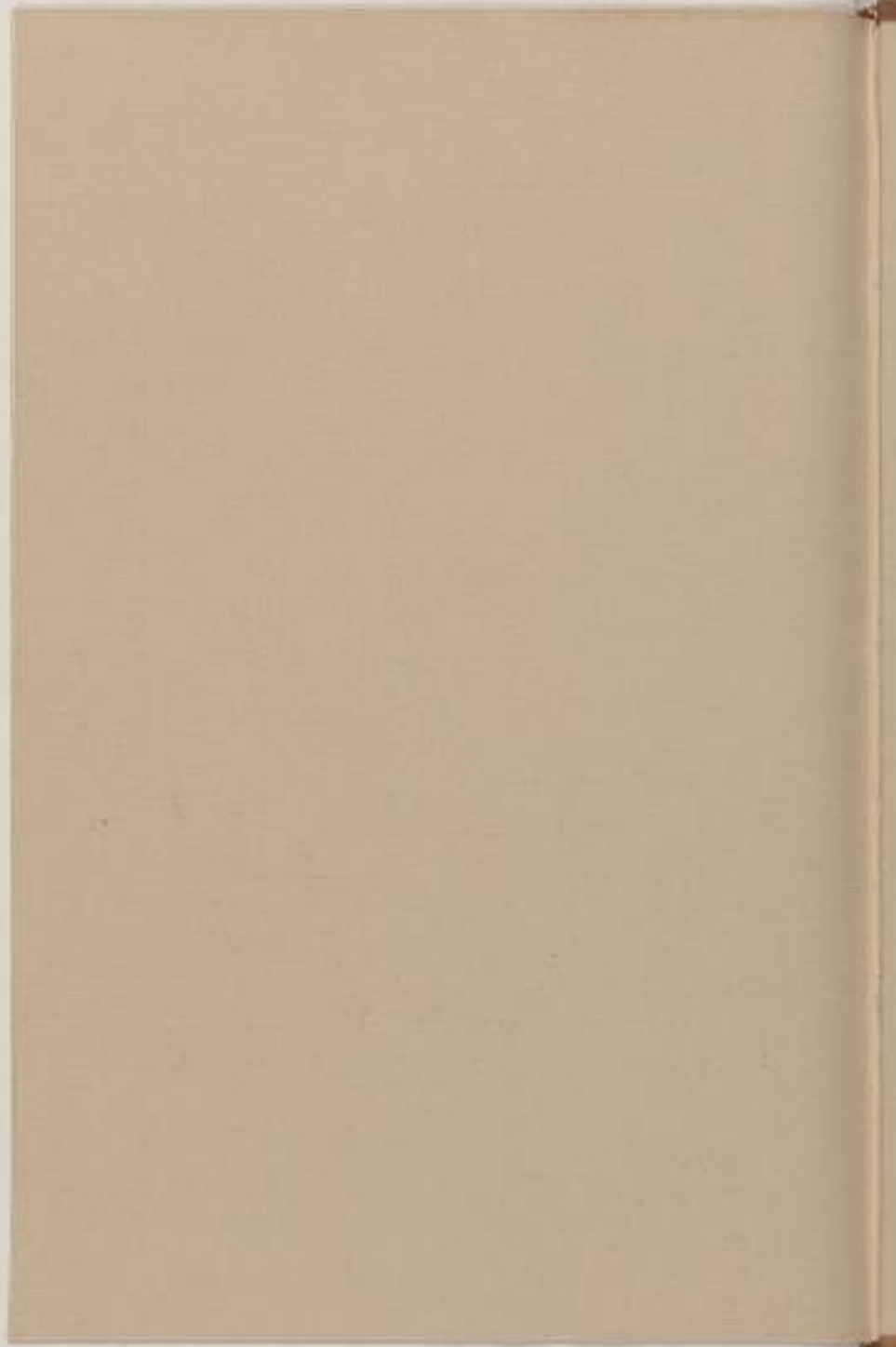


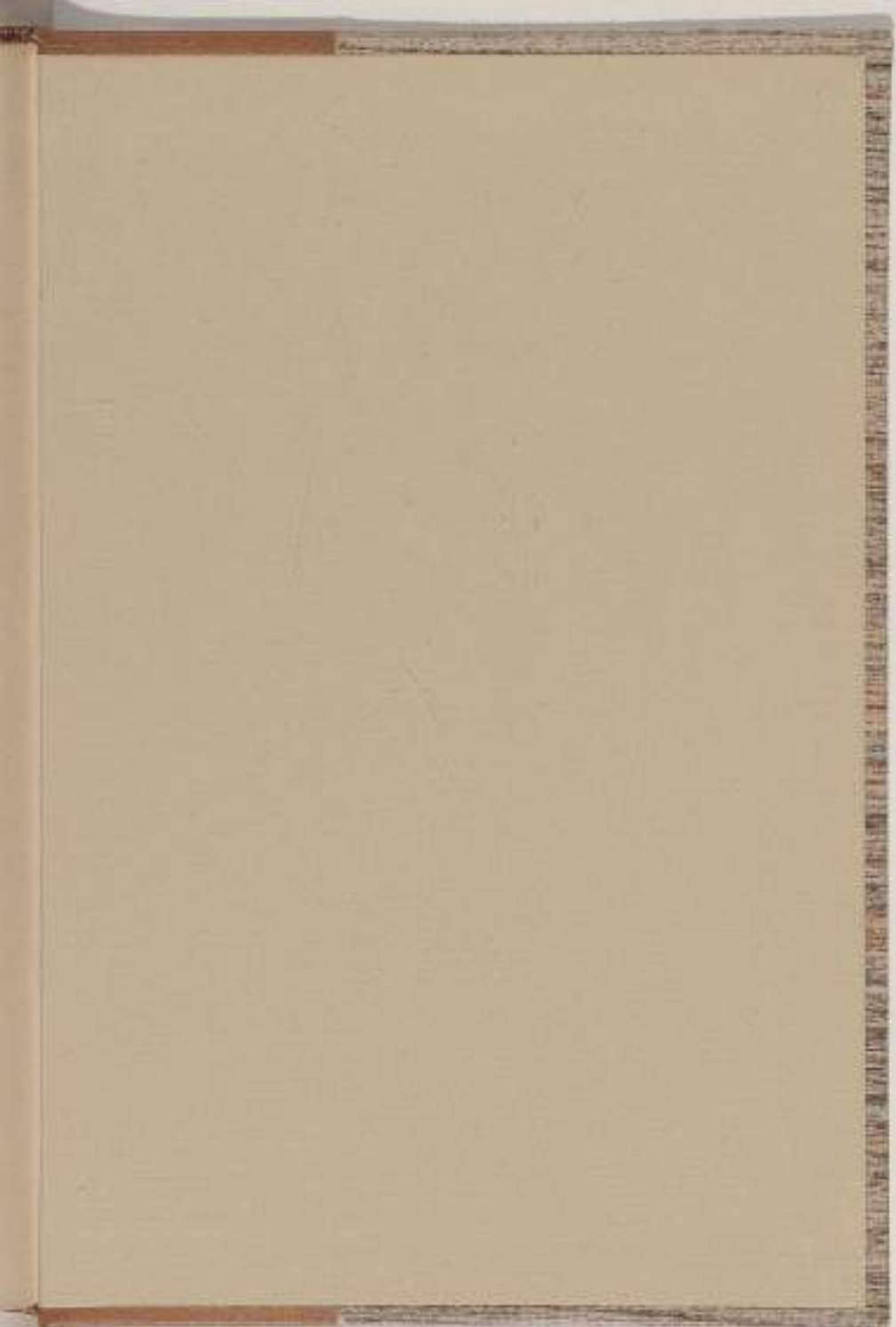


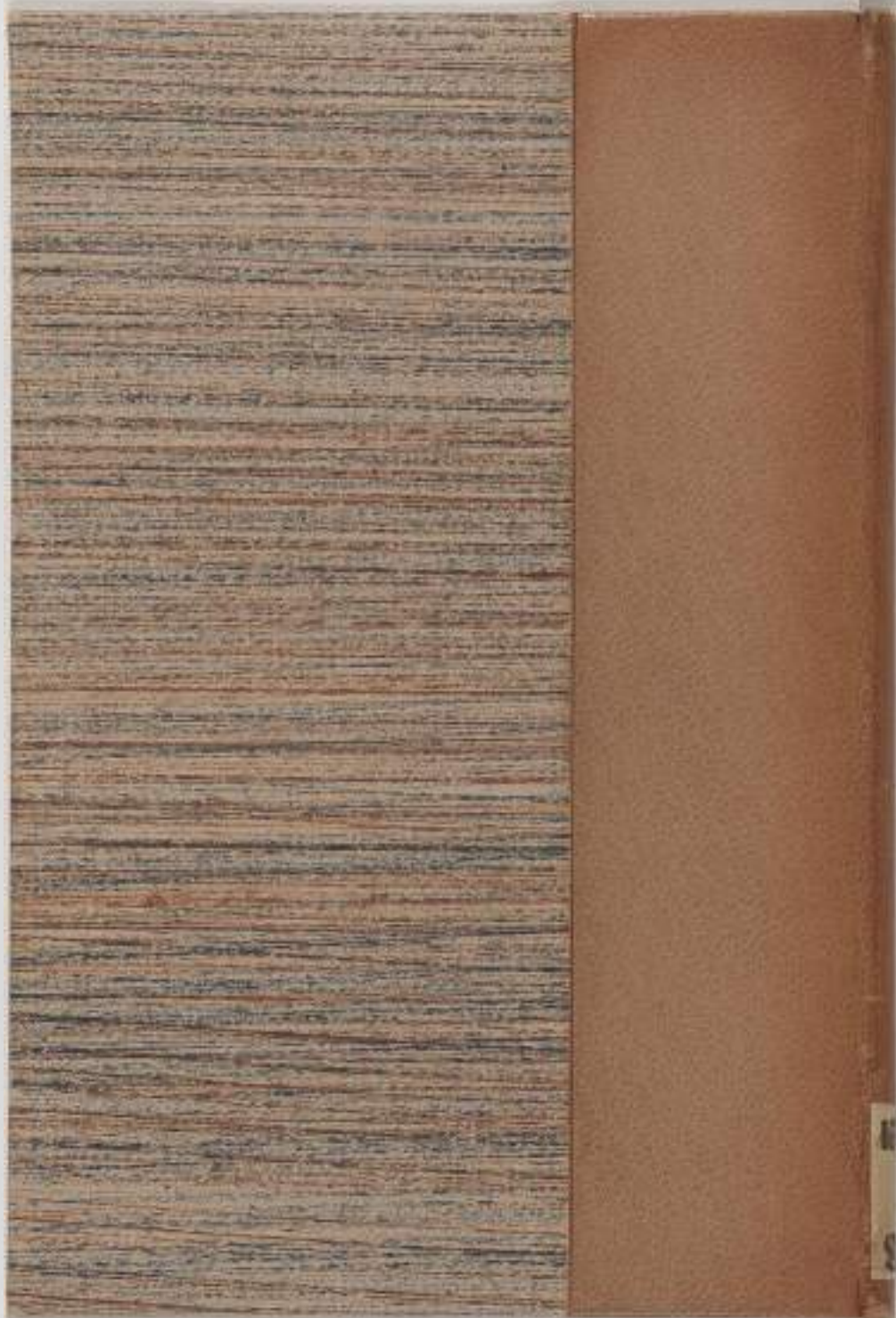












863
L
1630

MOSEY PETER 1950